

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les États-Unis vus de plus près

La rhéopanie

Nostradamus

Tripartite

La pêche belge à travers les âges

Rions-en!...

Les Belges jugés par un Italien

Le comte devenu boulanger ou la légende de saint Audebert

Paul van ZEELAND

Octave LEMARIÉ

Jacques BOULENGER

Charles van RENYNGHE de VOXVRIE

Arthur ROTSAERT

Hilaire BELLOC

Fernand DESONAY

Alexandre MASSERON

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les événements de Beuraing, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Chesterton a bien raison de louer Dieu *for God greatest gift to man* : la stupidité prussienne! L'hitlérisme en action : quelle bénédiction pour nous! Un bon observateur, fort au courant des choses allemandes, nous disait, retour de Berlin : « Ce sera la guerre civile là-bas ». *Deo gratias!* fut notre réponse...

Et l'Allemagne du Sud? lui demandâmes-nous. Car la clef de la situation est là. Le sort de l'Europe se joue là. Si l'Allemagne du Sud accepte le joug sans plus et abdique, c'est l'Allemagne prussifiée à 100 % et c'est la guerre certaine. Si la vieille culture germanique se cabre et refuse de disparaître, un espoir subsiste... Notre informateur croyait à une révolte du Sud contre l'extrémisme prussien et le retour à l'ancienne barbarie teutonnes. *Deo gratias!* encore...

Il était fatal que le nazisme devait s'en prendre au catholicisme. La « stupidité prussienne » permettait d'espérer que l'attaque serait rapide, et brutale. La voilà déclanchée. *Deo gratias!* toujours...

Nos coreligionnaires d'outre-Rhin risquent fort de s'apercevoir, tout de suite, que leurs avances au nazisme auront été bien inutiles. Tant mieux, tant mieux...

L'article de M. André Tardieu, dans le dernier numéro de l'*Illustration*, sur *La véritable Armée allemande*, est remarquable de clarté et de netteté. La démonstration de l'hypocrisie et de la fourberie germaniques est lumineuse et apodictique. La naïveté et l'illusion genevoises apparaissent pitoyables.

Donc, écrit M. Tardieu :

L'Allemagne dit : « Désarmez autant que moi, ou bien j'armerai autant que vous ». Elle applique ainsi à l'Europe, comme étalon, la mesure de sa propre armée, telle que l'a définie le traité de Versailles.

Mais l'armée allemande d'aujourd'hui, bien que nul à Genève ne le dise, n'a plus rien de commun avec l'armée allemande du traité de Versailles.

Soit par accords avec les puissances (il y en a eu 39), soit, beaucoup plus encore, à leur insu ou malgré leurs protestations, l'Allemagne s'est donné une armée qui, pour l'organisation, les effectifs et le matériel, est l'inverse de celle que la paix avait permise.

En face de l'armée allemande théorique, sur laquelle on discute à Genève, il y a l'armée réelle. C'est celle-ci que je veux décrire.

Et M. Tardieu de la décrire et de montrer que, pour l'organisation, les effectifs et le matériel, l'Allemagne, n'a cessé de violer ses engagements et de préparer la revanche.

Bornions-nous à citer ces lignes :

Dès 1925, l'agent américain des paiements allemands, M. Parker Gilbert, dénonçait l'excès de ce budget, qui a depuis lors augmenté de 25 %. Bien que l'armée allemande, par rapport à celle de 1913, soit théoriquement réduite de 80 % en effectifs et davantage en maté-

riel, les dépenses actuelles représentent plus de 45 % des dépenses d'avant-guerre. Comment l'expliquer?

Le matériel terrestre coûtait à l'armée prussienne de 1913, la plus forte d'Europe, 140 millions de marks. Après le traité de Versailles, qui a interdit à l'Allemagne tous les matériels chers et l'usage de la plupart des autres, le budget militaire allemand consacre 120 millions de marks à ce même matériel terrestre : mystère.

L'Allemagne n'a cessé de réarmer. Ce qui n'empêche pas d'éminents professeurs et d'incurables idéalistes de vous affirmer tranquillement : quand on voyage en France on voit du bleu horizon partout; en parcourant l'Allemagne on ne voit de soldats nulle part! Cet esprit faux n'oubliait qu'une chose, c'est qu'en traversant l'Allemagne, bien avant les victoires nazistes, on se heurtait partout à des troupes de jeunes gens « jouant au soldat ». reñtrant de Pologne, par la route, il y a plusieurs années déjà, un ami en vit dans tous les bourgs qu'il traversa...

* * *

Citons encore M. Tardieu :

Ainsi s'effondre la légende, si facilement accueillie par quelques bureaucrates de Genève et par les pays anglo-saxons, d'une Allemagne désarmée en face d'une France surarmée.

A Berlin, à Londres, à New York, on imprime couramment, pour résumer le débat : « L'Allemagne n'a que 100,000 soldats à opposer à 5 millions de soldats français. » On ne saurait en moins de mots, masser autant d'absurdités.

En Belgique aussi, certain *Jurisme*, pour lequel les mots l'emportent sur les choses, invoquait volontiers... avant le triomphe d'Hitler, l'argument du désarmement de l'Allemagne, juridiquement établi par la Conférence des Ambassadeurs... N'insistons pas. La réalité vraie, la voici :

Temps de paix d'abord : la France dispose, dans la métropole, de 163,000 soldats instruits du contingent et de 15,000 gardes mobiles : soit un total de 178,000 hommes ayant, dans leur immense majorité, moins d'un an de service.

L'Allemagne, dans ce même temps de paix, dispose de 95,000 soldats de la Reichswehr et de 40,000 policiers encasernés et militairement entraînés : soit un total de 135,000 hommes ayant, pour la plupart, de un à douze ans de service, à quoi s'ajoutent, à raison de plusieurs dizaines de mille hommes, les garde-frontières et autres formations illicites.

Temps de guerre ensuite : en acceptant le chiffre que donne la presse allemande et en évaluant à 5 millions d'hommes l'armée française, on trouve en Allemagne : d'abord 3 millions d'hommes de trente et un à quarante-cinq ans ayant fait la guerre; ensuite, 5 millions d'hommes de vingt à trente et un ans, qui ne l'ont point faite,

**

mais qui ont reçu dans les milices nazis, Casques d'acier et autres groupements similaires une instruction militaire complète.

* * *

Le traité de Versailles avait interdit à l'Allemagne le Haut commandement, les grands états-majors, les écoles, les réserves de cadres, la mobilisation, la conscription. L'Allemagne a rétabli tout cela.

Le traité de Versailles avait supprimé les avions, les tanks, les canons lourds et réduit les canons de campagne de 96,8 %. L'Allemagne fabrique tout cela, chez elle ou à l'étranger, dans des proportions qui n'ont rien à voir avec les clauses de la paix.

Ainsi, et c'est la première conclusion, a disparu le point fixe — « stricte exécution » des clauses de désarmement de l'Allemagne — dont la partie V du traité faisait la condition des mesures propres à préparer le désarmement général sur les bases de l'article 8.

Ensuite, et c'est la seconde conclusion, quand l'Allemagne contrive les autres puissances à désarmer au niveau que le traité de Versailles lui a imposé, elle leur offre une règle dont elle s'est affranchie, une réduction à laquelle elle s'est dérobée.

Tout l'effort allemand tend à consolider cette confusion.

L'Allemagne, pour obtenir l'égalité des droits, a affirmé que, membre de la Société des Nations, elle y figurait désarmée au milieu d'Etats armés : ce n'était pas vrai.

L'Allemagne, cette première manche gagnée, a recommandé comme efficaces les procédés par lesquels elle affirmait avoir été désarmée : ce n'était pas vrai non plus.

L'Allemagne s'est déclarée prête à accepter le contrôle du régime nouveau : mais elle a précisément prouvé qu'il n'est point de contrôle à quoi la fraude ne se dérobe.

C'est cependant sur ces données allemandes que l'on travaille à Genève, dans le cadre du « désarmement qualitatif », et c'est la grande pitié de cette institution.

L'Allemagne, ayant réussi à ne point désarmer, voudrait désarmer les autres, comme elle aurait dû le faire et comme elle ne l'a point fait.

C'est-à-dire, en bon français, que la Conférence du désarmement, si on continue à s'y payer de mots, risque fort de faire le jeu de l'Allemagne et de hâter cette guerre qu'elle prétend empêcher...

Et d'aucuns persistent à parler de destruction de matériel, de contrôle efficace, etc. L'Allemagne vaincue a tout éludé et a réarmé malgré toutes les défenses et tous les contrôles. Cette Allemagne, devenue hitlérienne sera-t-elle plus « docile » que le Reich weimarien? Qui sait? Peut-être se trouvera-t-il encore, à Genève, de dangereux maniaques pour le soutenir envers et contre tout.

Répétons-le sans nous lasser : l'Allemagne, que rien ni personne ne menacent, prépare la guerre. La force française est la grande garantie de paix. Désarmer la France, serait encourager le militarisme prussien. L'égalité des droits, le désarmement général au niveau du désarmement allemand, le désarmement contrôlé, etc. : des mots et rien que des mots! Mots trompeurs qui cachent une réalité qu'Hitler se charge heureusement de rendre plus éclatante chaque jour : l'Allemagne prépare la guerre!

Si la France s'abandonne et cède aux formules, cette guerre sera pour demain...

Le nouveau volume des Cahiers de Barrès contient des pages bien remarquables sur les sentiments religieux du grand écrivain. Elles datent des années 1906 à 1908. Barrès vient d'avoir quarante-cinq ans. Le problème religieux ne cessera de le préoccuper jusqu'à sa mort...

Méditez donc ces pensées profondes sur la musique :

La musique du moyen âge exalte la personnalité humaine par opposition au panthéisme.

Le but de Nietzsche est de prétendre que la vraie musique ne peut être que panthéiste.

Le point de vue d'un Dieu personnel n'est pas le point de départ, mais cette musique du moyen âge met l'auditeur dans cette disposition de résister à tout anéantissement qu'exige la Nature.

Cette musique fut le grand moyen qui s'opposa chez nous à l'influence du panthéisme. Protection de la conscience française en formation par la musique. Ce que Nietzsche a dit hypothétiquement de l'époque « byzantinienne » est vrai de nos monastères. La musique est le grand moyen d'action sur l'Inconscient.

Quelle vie alors! Tout le monde au moyen âge comprenait la liturgie. C'est l'Institution, c'est le monastère qui a créé l'état d'esprit, qui a créé cette forte idée de la personnalité humaine.

Tout le long des siècles, il y a un courant secret de panthéisme. Manichéens, Templiers, Francs-Maçons. Depuis l'antiquité, il est constant. On en voit des mouvements divers à ciel nu. Ce sont là les grands adversaires de l'idée de la personnalité. Ils la détruisent, la personnalisent, ils l'avilissent.

La musique du moyen âge tendait à fortifier la personnalité; tandis que la musique moderne tend à la dissoudre.

La voix humaine, l'orgue n'ont pas cette force dissolvante des orchestres.

Deux génies illustrent bien cette pensée de Barrès. César Franck — nous disait un jour un ami musicien — groupe tout ce qu'il y a de bon et de consistant en moi, il m'élève. Je me sens ennobli. Je jouis par le haut. Richard Wagner, au contraire, me dissout, me défait. Ma tête sombre. Mes sens dominent. Je suis diminué dans ma personnalité, comme entraîné loin de moi spirituel...

* * *

Citons encore :

Les mystiques catholiques et occidentaux ne sont pas panthéistes. Ce que les mystiques ont préféré dans la nature, ce sont les choses nettes, brillantes comme les étoiles. Mais le brouillard, toutes ces machines poétiques modernes ne leur disaient pas grand-chose.

Les mystiques catholiques. Ils se méjettent de la nature, mais ils l'aiment. Position de leurs monastères. S'ils quittent un lieu, ils chantent sa louange.

Amour de la nature et conservation de la personnalité humaine. Voir Milton, le Dante. Je pense à Robinson Crusoe en face de Werther. Quelle est la part religieuse du Robinson? Pour le catholique, pour l'Occidental formé par le catholicisme, l'homme est le roi de la création.

Rien n'est plus opposé au dogme de la Communion des saints que l'individualisme révolutionnaire de la Déclaration des Droits de l'homme, et je trouve dans l'Office des Morts ce que je puis supporter d'esprit de renoncement et d'ascétisme chrétien.

C'est ici seulement que je prends contact, que je suis dans un rapport officiel, avec cette masse débordante et inconnue, avec la société des morts, avec la société des âmes à laquelle je dois tout.

Malheureusement, le très grand artiste qu'était Barrès péchait par manque d'intellectualisme, manque autrement grave que celui de l'intellectualiste pour qui l'art reste un domaine fermé. C'est que l'homme est avant tout intelligence. La Vérité a le primat sur la Bonté et sur la Beauté. Le christianisme serait la meilleure et la plus belle des religions, qu'il lui manquerait l'essentiel si elle n'était pas la vraie religion. Certes, ce n'est pas, en toutes rigueurs des termes, l'intelligence humaine qui connaît la vérité, et le cœur humain qui sent : non, c'est le composé, l'homme un mais pas simple, qui connaît, et sent, et veut, et aime. Son activité est une aussi, et connaître ne peut se séparer absolument de sentir, de vouloir et d'aimer. Pour comprendre, autant que possible, cette activité, la pensée distingue et morcelle ce qui, dans la

réalité et dans la vie, est activité composée mais unie. Dans l'activité de Barrès, sentir, vibrer, l'emportaient sur voir et connaître. Il en résultait un déséquilibre qui, logiquement, eût dû emporter les impressions auxquelles se cramponnait l'artiste. L'âme du christianisme, c'est l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise militante et l'Eglise triomphante. Des réalités qui doivent fonder des certitudes. La bienfaisance du christianisme est un résultat et non une cause. Celui qui la ressent doit remonter de l'effet à la cause pour être pleinement catholique. Il lui faut chanter le *Credo*...

Citons Barrès encore :

J'ai reçu un jour la visite d'un prêtre détroqué. Il avait gardé de l'attachement, du respect pour le catholicisme. Ses yeux se remplissaient de larmes en parlant de la douleur de sa mère. Mais il avait perdu la foi et il n'avait plus voulu prêcher ce qu'il ne croyait plus. Il se fût considéré comme un misérable d'imiter l'abbé Charbonnel.

Je lui avouai que la crise qu'il prenait avec tant d'émoi n'avait à mes yeux propres aucun sens, que je ne me lassais pas de l'atmosphère des églises, de la méditation des offices, du sens profond et à multiples étages de toutes les paroles de l'Eglise, et que cette pleine approbation de mon cœur, de mon intelligence, ce plaisir complet de mon âme ne me laissaient même pas critiquer, disputer, chicaner. Quand j'entends les paroles de l'Eglise, je dis : « Vous venez de formuler ce que j'avais le désir d'entendre, vous venez de mettre au point de perfection ce qui voulait prendre forme en moi... Qu'est-ce que vous voulez que me fassent les critiques historiques d'un Renan? Je retrouve dans le catholicisme une définition parfaite de ce que je voudrais être, je l'aime comme mon idéal naturel, comme l'univers où je puis me mouvoir. Le reste n'est pas viable pour moi. Et si je le nie, c'est moi-même, les secrets de ma nature, les élans de mon âme, les enchantements de mon esprit que je nie. »

Au collège je lisais les Psaumes.

Je me conçois comme Pascal m'a conçu.

Je ne juge pas les vérités que nous propose la religion. Je constate combien leur liaison correspond aux développements de mon âme. Elle est l'ombre de mon âme. Elle est ma maison, où tout est prêt pour moi. Voici la musique que j'aime et l'amour que je voudrais éprouver et ma santé.

Je fus mis dans cette voie quand je sentis que le catholicisme encadrait, exprimait mes douleurs devant la mort... C'est avec tout ce qu'il dit alors, avec tout ce qu'il promet que je suis accordé... Le catholicisme, cet immense réservoir où tous les flots heurtés de l'âme viennent se reposer depuis des siècles. Nous y voyons des sentiments héroïques que nous retrouvons en nous-mêmes. Il est une construction, un poème qui nous éveille et nous satisfait. Catholicisme, monument, type de ma race, immortel et complet poème avec lequel je suis accordé, sans toi je ne sens en moi que bien peu de choses nobles, car je m'égare, ne suis point guidé, me décourage. « Je m'égare d'erreurs en erreurs, à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe. » Grâce au catholicisme, « nous voilà dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous voilà à moindres frais un guidé plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. » Mais ce n'est pas assez de dire que le catholicisme est un guide, il faut ajouter qu'il est un immense réservoir des plaisirs de l'âme.

De tout cela résulte que chez moi le catholicisme n'est pas une doctrine élaborée, une conviction arrêtée, mais un trait saillant de mon caractère.

Pour moi, le catholicisme ne trouve pas sa preuve dans l'histoire, mais dans mon âme. Je ne m'inquiète pas de savoir s'il est vrai historiquement. Ce genre de querelles autour d'un Renan me fait

bâiller, car je dois m'en rapporter à toutes ces gens qui disent les uns ceci, les autres cela. Mais je m'accorde, je m'en émeus comme du printemps, de l'amour. C'est un fait, c'est ma religion et je suis animal religieux. Voilà ma forme d'acceptation.

Quel dommage que Barrès, victime de son époque, n'ait jamais pu « parfaire » son catholicisme! Les forces qui travaillaient alors à composer ce modernisme dont souffrirent tant d'intelligences d'élite, agissaient sur lui et en lui. Le modernisme est une abdication. Il diminue l'homme en soumettant l'élément intellectuel de son activité à l'élément sentimental. Le sentir l'emporte sur le connaître. L'échelle des valeurs se trouve renversée. Si le catholicisme trouve sa preuve, non dans l'histoire, mais dans nos âmes, c'est le subjectivisme déchainé et la porte ouverte à tous les arbitraires. Certes, psychologiquement, chez tel homme du XX^e siècle, il est possible que son catholicisme trouve sa preuve dans son âme créée et vivant dans un pays imprégné de siècles de civilisation chrétienne. La grâce de Dieu aidant, ce catholicisme peut vivre et croître en force et en vertu. Mais ce catholicisme personnel, analysé, réfléchi, ne résistera à l'examen que s'il se fonde sur de l'impersonnel, du réel existant en dehors de l'âme chrétienne : le Christ historique, la révélation, bref la vérité de l'histoire chrétienne. Sans cette vérité, sans les preuves de cette vérité, sans l'adhésion à cette vérité, le sentiment chrétien ne pourra qu'aller s'affaiblissant toujours jusqu'à ce que les peuples, jadis chrétiens, aient perdu jusqu'au souvenir du Christ venu les faire enfants de Dieu, et cohéritiers du Royaume.

Un jeune écrivain français, M. Thierry Maulnier, vient de nous donner un bien beau livre sur *Nietzsche*.

De la remarquable *Introduction* qu'il y mit, nous détachons ces lignes :

Pour rendre compte de ce prodige qu'est toute grande pensée, pour définir ce qu'il y a en toute grande pensée d'irréductible au milieu, de spontané, d'incomparable, de miraculeusement personnel, on compile des documents, on compulse des archives. On apporte le scrupule du chartiste où il faut l'acuité du peseur d'hommes, l'appréciation directe de l'humain; et l'on étudie les sources. Les savants ont repoussé le principe de la génération spontanée dans les sciences naturelles, mais ils l'ont maintenu en ce qui concerne une seule espèce : l'homme pensant. Le terrain et l'engrais, la nourriture et les lectures, les sources, constituent les éléments d'explication suffisants de la plus belle fleur intellectuelle : le germe personnel compte pour rien.

Nos universitaires ont fini par imposer de nouvelles méthodes critiques, qui sont à l'opposé des bonnes; ils ont encrassé leurs poudrons de l'air poudreux des bibliothèques pour tenter d'expliquer le personnel par le vulgaire, l'exceptionnel par le commun, pour découvrir, à l'origine des idées les moins apprises et les moins partagées, à l'origine des étincelles de pensée les plus spontanées et les plus authentiques, des tendances les moins imitées, des richesses les plus secrètes, pour découvrir la source bibliographique, la part impersonnelle et acquise, l'influence. Somme toute, il leur semble que l'artiste n'apporte, de son propre fonds, que son langage, exprime les états d'esprit d'une époque par une forme éclatante, originale. Or, il cherche précisément à affirmer, par le langage commun de l'époque, ce qu'il y a en lui de propre et de personnel, et c'est de la lutte entre le mot, qui est à tous, et l'idée, qui est à un seul, que naît le style. Mais on préfère s'en tenir aux ressemblances de surface, aux liens inessentiels qui unissent les plus grands esprits d'une époque aux moins grands, analyser gravement la poussière et le gravat que l'époque a laissés en eux. Ce gravat, je ne le conteste pas : tout torrent charrie avec lui les débris des digues qu'il emporte : mais il emporte les digues, et c'est là ce qui compte surtout. Qui nous expliquera cette force qui utilise ou méprise, brasse, pulvérise, refond les éléments intellectuels

d'un siècle? Le lecteur s'intéresse plus à Shakespeare ou à Racine qu'à de plus petits, le lecteur sent l'apport personnel du grand artiste, ce qui le distingue, le fait unique, le sépare de la foule. Mais le critique ne veut pas se résoudre à donner, d'un plaisir particulier, les raisons particulières. Le lecteur ne croit pas que Racine et Pradon se valent; et le critique s'obstine à montrer au lecteur que Racine et Pradon se ressemblent. Mais, demande le lecteur, ce qui fait que Racine n'est pas Pradon? — Presque rien, répond le critique. Presque rien en effet: Racine.

Prodigieux renversement des valeurs les plus certaines au profit d'on ne sait quelle grossière vénération; inadmissible déchéance de la méthode critique et du style critique: à la source de l'idée inconciliable, de l'intuition la plus aristocratique, la plus subtile et la plus claire, de la plus précieuse et de la plus rare lucidité, on tente la vulgaire explication des influences subies, des livres lus, des amis fréquentés, des conditions de climat et de nourriture, l'explication par ce qui n'explique rien.

Applaudissons des deux mains à ces considérations vigoureuses. La philologie fit peut-être plus de mal que de bien à la pensée contemporaine, précisément en prétendant ramener tout à des fiches, à des filiations, à du quantitatif. N'avons-nous pas un jour entendu un philologue soutenir que la philosophie n'est qu'une partie de la philologie!! Et une autre fois il nous fut donné d'ouïr un philologue allemand déclarer, et avec quel orgueil, que la philologie romane était née en terre allemande! Ce doit, en effet, être un « savant » allemand qui, pour la première fois, compta le nombre de mots employés par Racine et combien de fois chaque mot revenait dans son œuvre. De là à s'imaginer avoir compris le génie de Racine, l'âme et la flamme de sa poésie, il n'y a évidemment qu'un pas...

* * *

Citons encore M. Maulnier :

Quand notre époque abandonne les systèmes philosophiques aux minuties des historiens et aux gloses des professeurs, c'est là le signe d'une faiblesse de la critique, mais c'est aussi le signe, plus grave, d'une faiblesse de l'époque. Il serait bon de songer un instant que ces systèmes eurent pour les auteurs, qu'ils eurent pour les disciples une valeur vitale, non une valeur de curiosité. Le triomphe de l'érudition marque la décadence de générations désormais incapables de frémir et de souffrir pour les problèmes essentiels. L'idée les intéresse encore, — et de moins en moins, — mais privée de sa valeur humaine, de sa chaleur humaine, de son danger humain. A peine peut-on concevoir encore que tel de ces pâles fantômes ait pu, un jour, demander et consommer des vies. Si le problème central de notre temps est de rendre une valeur absolue, une valeur métaphysique à l'existence humaine, il faut commencer par restituer une valeur humaine à la métaphysique. Les hommes d'aujourd'hui, désorientés et menacés, ne pourront recourir à la protection des valeurs supérieures que si les valeurs supérieures sont délivrées des prisons abstraites où l'on a tendance à les enfermer. La critique a oublié l'essentiel de son rôle, qui est de nous conserver des présences: elle est devenue une archéologie de l'intelligence. Il faut rendre le goût du sang à la philosophie. Il faut rendre aux systèmes métaphysiques leur cruauté: leur pouvoir de vie et de mort.

C'est à Berlin aussi, qu'avant la guerre, on enseignait que la philosophie n'est que l'histoire de la philosophie. Abdication de l'esprit renonçant à sa prérogative royale qui est de juger du vrai et du faux. Paresse intellectuelle d'hommes qui se contentent d'être curieux de la pensée d'autrui sans se soucier de penser par eux-mêmes. Faiblesse d'une époque, dit à juste titre M. Maulnier, ayant oublié que la noblesse suprême de l'intelligence humaine est la recherche du vrai et l'adhésion passionnée à la vérité découverte.

Commentant les souvenirs de M. Schelebkko, ancien ambassadeur de Russie à Vienne, M. Jules Cambon écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*:

Je n'ai jamais vu, du reste, rien de plus singulier que le changement d'opinion qui s'est produit en Allemagne sur les origines du conflit. Dans les jours qui ont précédé l'ouverture des hostilités, comme tout le monde croyait, à Berlin, au succès des armées allemandes, on revendiquait avec orgueil la responsabilité de la guerre; et même M. Maximilien Harden, qui était la voix la plus éloquente de l'opposition à l'Empereur, déclarait, avec ostentation, que l'Allemagne voulait être responsable de la guerre. La fortune a trahi toutes les espérances qu'on nourrissait à Berlin et à Vienne, et depuis, l'opinion germanique accuse la France et l'Angleterre d'avoir toujours poursuivi la rupture avec l'Allemagne. La discipline de l'opinion est telle dans ce pays, qu'elle apparaît, en ce qui concerne la masse du peuple, comme une véritable servitude de l'esprit. Aujourd'hui, il serait très difficile de trouver une personne en Allemagne qui ne fût pas convaincue de la parfaite innocence de son gouvernement elle le considère comme ayant été réduit, en 1914, à une guerre défensive. Pour moi, qui ai vu de près ces événements, et qui, chaque jour avec sir Edouard Goschen, mon collègue d'Angleterre, ai fait inutilement tous les efforts possibles pour faire agréer par le gouvernement de Berlin les propositions pacificatrices de sir Ed. Grey, j'admire avec quelle facilité l'opinion d'une nation naturellement disciplinée peut être impressionnée, dirigée et absolument égarée. Nous ne tenons pas assez compte en France du fait que la science historique manque, le plus souvent, d'impartialité. Ce peuple a le génie de la propagande et il sait présenter les faits sous un jour qui est toujours favorable à ses desseins politiques.

C'est ainsi que toute la théorie de l'irresponsabilité germanique repose sur le fait que la mobilisation russe a été ordonnée la première, et qu'ainsi la Russie a forcé la main à ses adversaires. On oublie seulement de dire qu'il n'y avait aucune comparaison à faire entre la mobilisation russe et l'allemande: que, tandis que la première exigeait plusieurs semaines pour être accomplie, la seconde ne demandait que quelques jours et qu'il y avait en Allemagne une institution redoutable: c'était la déclaration du danger de guerre (Kriegszustand) qui était déjà une sorte de mobilisation anticipée.

On oublie aussi que l'Autriche, qui mobilisa quelques heures après la Russie, ignorait, lorsqu'elle le fit, la mobilisation ordonnée par celle-ci.

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Les « apparitions » de Beauraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

* L'original pasteur de Bétaumont: joint, on le sait, une foi très éclairée à la malice la plus aigüe; un savoureux dosage mêlé ici l'une à l'autre, et l'on ne saurait enseigner avec plus de charme. (Le R. P. de Parville dans les *Etudes*).

Le curé Pecquet à Beauraing est un vrai chef-d'œuvre (*Hooger Leven*)

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beauraing

Prix du livre en librairie: 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.00 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

Les Etats-Unis vus de plus près

Notre ami, M. Paul van Zeeland, a fait à l'occasion du banquet annuel de l'Autorité, un exposé de la politique américaine, en matière économique plus particulièrement, qui a produit une impression profonde.

Sans doute, on peut ne pas être en tout d'accord avec les idées de l'orateur. Mais avant d'interpréter ces idées ou de les commenter, il importe cependant que l'on sache exactement ce qu'a dit M. van Zeeland. Celui-ci n'avait pas l'intention de livrer ses impressions à la publicité. Mais étant donné l'intérêt qu'elles ont suscité, nous avons demandé et obtenu de M. P. van Zeeland de pouvoir reproduire son discours tel qu'il a été prononcé.

Permettez-moi de vous en avertir dès l'abord : contrairement à ce que certains pourraient croire, je n'ai point découvert l'Amérique. Et cela, pour de multiples raisons, dont voici les deux principales. En premier lieu, il y a, depuis Christophe Colomb, un nombre imposant d'explorateurs qui ont « traversé la mare » et ont fait ensuite tout ce qu'il fallait pour ne rien laisser ignorer de leurs aventures outre-Atlantique. Je crois inutile de grossir leurs rangs. Ensuite et surtout, — en ce qui me concerne personnellement, — j'avais déjà fait cette grande découverte antérieurement, plus d'une fois même, et à des âges où je m'émerveillais encore de bien moins que de l'Amérique.

Pourtant si je voulais être sincère et dépouiller tout respect humain, je devrais vous avouer malgré tout, que, cette fois-ci, je crois avoir, vraiment et enfin, compris l'Amérique.

Et savez-vous ce que j'ai trouvé ?

J'hésite à vous le dire, car je crains des sourires... Je vous en prie, attendez que je vous aie donné quelques mots d'explication.

Eh bien, j'ai découvert que les Etats-Unis étaient un pays très grand et très neuf.

Ces deux mots, que j'avais lus cent fois, qui me paraissaient d'insupportables poncifs, j'en ai enfin compris la portée véritable ; je les ai « réalisés » comme disent les Anglais ; et dès ce moment, ils m'ont donné la clef de la plupart des énigmes que pose à l'Européen inexpérimenté le Sphinx américain.

* * *

Pays très neuf, d'abord.

Malgré trois siècles d'histoire ; malgré un siècle de progrès inouï ; malgré de splendides et multiples réalisations dans tous les domaines, les Etats-Unis sont encore et pour longtemps peut-être le Nouveau Monde. Dans cette expression sont renfermés à la fois les qualités et les défauts de la jeunesse, ses avantages et ses déficiences.

Le climat spirituel dans lequel on vit là-bas est vraiment très différent de celui de la vieille Europe. Il est plus rude, plus simpliste, parfois grossier, mais en même temps plus tonique, plus près des sources de l'énergie, c'est-à-dire de la vie essentielle. On retrouve dans la presse, dans les manuels scolaires, dans les

réactions de l'homme de la rue, et dans les actes, des traces nombreuses de la vaillance physique, de l'endurance, de la noblesse élémentaire, qui ont permis, aux pionniers de naguère, de bâtir un tel empire.

Pays neuf : cela signifie non seulement d'immenses réserves d'énergie humaine, mais aussi d'incalculables réserves de richesses matérielles, des possibilités dont les limites, dans le temps et l'espace, nous échappent.

Il se peut que le rythme d'accroissement de la richesse américaine se ralentisse ; de bons juges le croient ; il a d'ailleurs été si rapide en ces cinquante dernières années, que sa continuation paraît impossible. Mais que cet accroissement reprenne, c'est fort probable ; je vous donnerai tantôt les raisons de ma conviction.

Quand nous disons de ce pays qu'il est grand, il faut prendre le mot dans toutes ses acceptions. Grand par la multitude de ses habitants ; grand par la place hors pair qu'il occupe dans l'ordre économique ; grand par les œuvres qu'il a réalisées, par ses villes, ses usines, ses hardiesses, ses universités, ses initiatives et même ses fautes, car une erreur comme la prohibition ne diminue pas un peuple, pourvu qu'il la corrige à temps.

Mais ce que je vise surtout en ce moment, c'est la grandeur physique des Etats-Unis, leur immensité. A notre échelle, c'est plus qu'un pays, c'est un continent.

J'ai eu cette fois l'occasion, longtemps désirée, de faire en avion, par un voyage de jour et de nuit, le grand tour d'Amérique. Parti de Washington, je suis arrivé à Los Angeles, en empruntant la route du Sud ; de Los Angeles, je suis remonté à San-Francisco en longeant le Pacifique ; de là je suis revenu à mon point de départ par la voie du Nord, le lac Salé, Chicago, Cleveland.

Je ne m'attarderai pas à vous décrire des paysages ; et pourtant certains d'entre eux en vaudraient la peine, je vous l'assure.

Mais à mesure que les heures passaient, et que se déroulait sous moi la plaine sans fin que forme le Middle West, je me sentais pénétré peu à peu par une étrange et lourde impression de grandeur, d'immensité, de démesure... Des champs, et puis des champs, et encore des champs. Ensuite, des étendues énormes, incultes encore, trouées çà et là de quelques ranchs. Une diverse leçon se dégageait de cette plaine, riche et monotone, sans clochers d'églises, sans arbres, sans fantaisie, et sans monuments ; un grand effort a été accompli, il en est encore aux premiers stades ; toute une floraison lui manque ; beaucoup reste à faire, mais les promesses sont sans limites.

Une telle combinaison de grandeur et de nouveauté se prête aux expériences, aux gestes brusques et entiers. De fait, les Etats-Unis sont un pays d'extrêmes. Cette marque se retrouve partout, dans leurs engouements, dans leurs efforts, dans leurs réactions, et tout particulièrement dans leur vie économique. Périodes de crise et périodes de boom ont toujours dépassé là-bas, de loin, les variations les plus amples qu'aient jamais connues les pays du vieux continent.

Pourtant l'Américain moyen existe ; il existe même à de très

nombreux millions d'exemplaires. Il est pétri de conformisme, « standardisé », coulé dans un moule auquel nous aurions bien des critiques à adresser... J'ai dû faire, au début, un gros effort sur moi-même pour percer l'enveloppe et découvrir, sous elle, une nature droite, simple, souvent généreuse, pour laquelle j'ai senti s'éveiller une réelle sympathie.

Mais la très grande uniformisation de la vie, de la pensée, des réactions sur tout le territoire de l'Union met la masse, là plus qu'ailleurs, effectivement entre les mains d'un petit nombre d'organisations qui la dirigent. Ainsi s'expliquent souvent ces retournements brusques et complets d'opinion qui nous étonnent et nous déroutent.

Au-dessus de la masse, parfois, — souvent aussi à côté d'elle, — se forme et se développe peu à peu une élite, peu nombreuse encore proportionnellement, mais qui atteint un exceptionnel degré de culture; les grandes universités de l'Est ou du Pacifique en sont un des principaux points d'appui. Son action, souvent indirecte, est cependant efficace déjà; c'est le levain qui soulèvera un jour une pâte encore lourde, mais riche et puissante.

* * *

A la lumière de ces considérations générales, essayons maintenant de voir un peu plus clair dans deux ou trois des questions d'actualité qui dominent les relations entre l'Europe et l'Amérique : le problème monétaire, les dettes interalliées, et enfin l'esquisse de reprise économique.

Tout d'abord, tâchons de dégager et de définir les tendances qui marquent l'état d'esprit à Washington.

L'administration Roosevelt est récente et jeune. Elle vient d'arriver aux affaires, et les hommes qui la composent sont en grande partie de nouveaux venus. Parmi les membres du cabinet plusieurs personnalités ont été choisies pour des raisons de politique électorale. Mais le Président s'est entouré d'une série de conseillers particuliers, qu'il consulte journellement, qui possèdent toute sa confiance, et qui jouissent de la véritable influence. Ils sont environ six à dix, et forment ce que l'on appelle familièrement le « brain trust » ou « monopole de l'intelligence ». Voici quelques noms parmi les plus connus : Moley, Tugwell, Douglas, Feys, Bullitt, Warburg.

L'administration n'a pas encore pu dégager les lignes fermes d'une politique d'ensemble, ni davantage organiser ses méthodes de travail. C'est la puissante personnalité du Président qui domine tout de très haut.

Pressé par les circonstances, aux prises avec des difficultés immédiates, urgentes et multiples, le Président a travaillé d'arrachepied, par lui-même, avec l'aide directe de ses conseillers particuliers. Ceux-ci, faute d'expérience et d'organisation, ont eux-mêmes été débordés par l'ampleur et le nombre des tâches qui leur incombaient.

Bien des décisions ont été prises à la hâte, sans préparation suffisante, et les textes portent parfois la trace de cette précipitation.

Mais au début surtout, ce qui était nécessaire, ce que demandait le peuple américain, c'était une action, rapide, nette, radicale. Les premières décisions du Président ont été heureuses, elles ont réussi, elles lui ont assuré l'appui de la presque totalité de l'opinion; citons, entre autres, l'assainissement des banques privées et celui du budget.

Depuis la suspension de l'étalon-or, cette quasi-unanimité n'existe plus. La « loi d'inflation » fait peur à une grande partie de l'opinion. Les autres projets de loi soumis depuis au Parlement et votés aujourd'hui — notamment le projet de réorganisation industrielle — ont, par leur nombre, leur radicalisme en certains

points, la rapidité avec laquelle ils se sont succédé, provoqué dans certains milieux une impression générale de réserve, de doute, et même parfois d'opposition violente.

Il faut reconnaître que les pouvoirs donnés au Président sont exorbitants. Il pourrait, s'il en décidait ainsi, introduire dans l'organisme économique américain un régime qui constituerait une véritable et profonde révolution. Savez-vous qu'il peut, s'il le veut, limiter l'étendue des cultures; frapper certains produits d'une taxe pour en distribuer la recette à quelques catégories de citoyens; fixer un minimum de salaire et un maximum d'heures de travail; imposer aux industries des licences, et fermer les usines qui ne les obtiendraient pas; mettre des droits de douane, établir des prohibitions ou des contingentements, bref, protéger toute l'économie américaine ainsi manipulée contre la concurrence du dehors; diminuer de 50 % le contenu-or du dollar; imprimer pour trois milliards de dollars de papier-monnaie, etc.? N'y a-t-il pas là de quoi faire une révolution?

Néanmoins, dans l'ensemble du pays, l'emprise du Président reste énorme. Le Congrès, dans sa grande majorité, est toujours décidé à le suivre. Sans doute son autorité s'use, un peu plus chaque jour; elle s'use parce qu'elle sert. Mais aujourd'hui, le Président est encore à même d'imposer sa manière de voir, en cédant parfois sur l'accessoire, pour défendre l'essentiel. Il ne faut pas oublier que Roosevelt est un homme politique de métier, et qu'il manœuvre vis-à-vis du Congrès avec une habileté consommée.

Les deux grands courants contradictoires qui divisent le monde se retrouvent là-bas également : d'une part, la tendance à une sincère collaboration internationale; d'autre part, le désir de résoudre les problèmes de la crise dans un esprit et par des méthodes exclusivement nationalistes.

De ces deux courants, quel est celui qui l'emportera?

Je n'oserais émettre aucun pronostic; cela dépendra dans une large mesure de l'attitude des Européens eux-mêmes, et tout particulièrement des résultats de la Conférence de Londres. En ce moment, c'est encore, à mon avis, le courant tendant à la coopération internationale qui l'emporte dans l'esprit des conseillers de Roosevelt et des sphères dominantes à Washington.

L'ancienne administration avait poussé à l'extrême les tendances protectionnistes, le repliement de l'Amérique sur elle-même. Malgré tous ses efforts, malgré la puissance de l'Amérique, malgré ce que le commerce extérieur ne compte que pour une part minime dans le mouvement économique total des Etats-Unis, la tentative avait complètement échoué. Les démocrates ont toujours eu dans leur programme une attitude plus libérale que les républicains en matière de tarifs. La réaction de l'opinion, qui a porté Roosevelt et son parti au pouvoir, devait, par elle-même, prédisposer les nouveaux dirigeants à une politique plus libre-échangiste. Roosevelt n'a pas fait mystère de ses intentions en ce point. Quelques-uns de ses hommes, et notamment le secrétaire d'Etat Hull, ont fait à ce sujet des déclarations très catégoriques.

La proposition de trêve douanière en fut une première manifestation.

Mais certains des pouvoirs donnés au Président lui permettent de constituer les Etats-Unis en une unité économique distincte, de l'organiser à part, de contrôler étroitement son mécanisme, et de la protéger efficacement contre la concurrence du dehors.

Au surplus, dans les dernières semaines, le courant nationaliste s'est trouvé renforcé, et cela pour deux raisons.

Tout d'abord, les Américains ont été vraiment déçus des réactions de l'Europe ou du moins de certains grands pays européens à leurs premières avances dans cette direction. Leur proposition de trêve douanière a bien été acceptée par d'assez nombreux pays, mais ce ne fut qu'après des hésitations nombreuses, et avec des

réserves plus nombreuses encore. D'autre part, les résultats plutôt minces des conversations de Washington; le défaut de règlement en matière de dettes européennes; la situation générale à la Conférence du Désarmement; la politique nettement protectionniste poursuivie dans l'intervalle par plusieurs grands pays européens, tous ces éléments ont agi fortement sur l'opinion américaine, dont on connaît les réactions brusques et simplistes. Il n'est pas douteux que l'idée de coopération avec l'Europe ait subi un sérieux recul.

En outre, la situation économique s'améliore en Amérique; nous en rechercherons tout à l'heure la mesure et l'explication. Or, ceux qui étaient disposés à tenter une politique de coopération internationale et à faire, à cet effet, des sacrifices dont le but final était d'alléger la crise aux Etats-Unis, se trouvent évidemment moins disposés à consentir à ces sacrifices maintenant qu'ils apparaissent moins nécessaires.

A mon avis, ceux qui raisonnent ainsi se trompent. Quelle que soit sa puissance, l'Amérique ne peut, pas plus que n'importe quel autre pays, s'isoler et connaître la prospérité alors que le reste du monde continuerait à souffrir de la crise. Toutefois, si le désarmement économique était reporté à plus tard, si la lutte sourde à laquelle nous assistons depuis de longues années se poursuivait, tous en pâtiraient, certes, mais il est probable, étant données leur puissance et leurs ressources, que ce sont les Etats-Unis qui sortiraient de la bataille avec le moins de horions.

Quoi qu'il en soit, nous avons, à n'en pas douter, en Europe, un intérêt direct et éminent à faire tout ce qui dépend de nous pour répondre aux avances de coopération qui nous viendraient des Etats-Unis, et même à les faire nous-mêmes.

* * *

Les mesures d'ordre monétaire prises par le président Roosevelt ont violemment divisé l'opinion américaine. Les possibilités d'inflation ont effrayé beaucoup de bons esprits, et même dans les rangs démocrates, des protestations, des critiques vives et raisonnées se sont fait jour. C'est ainsi qu'un des journaux de province les plus réputés et les mieux faits, le *Sun*, de Baltimore, qui avait été un des soutiens les plus actifs de la candidature de Roosevelt, a pris nettement, en ce point, une attitude d'opposition.

Il est certain que la décision de suspendre l'étalon-or a surpris tout le monde.

Les Etats-Unis n'étaient pas obligés de le faire; ils pouvaient, s'ils l'avaient voulu, et sans difficulté particulière, défendre le dollar. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? Bien des raisons m'ont été données; aucune ne m'a satisfait. De toutes celles que j'ai entendues, je n'en ai retenu qu'une, que je vous donne pour ce qu'elle vaut: il paraît que la tendance inflationniste au sein du Congrès était devenue, à un certain moment, tellement forte, que le Président a craint d'être débordé. L'un des plus graves dangers que renferme l'inflation, c'est qu'elle échappe à peu près sûrement à tout contrôle, dès qu'elle est déclanchée. Pour éviter de plus grands maux et limiter le mal au minimum, le Président prit brusquement la décision de se faire donner des pouvoirs spéciaux en ce domaine; c'est pour cela qu'il fut décidé de suspendre, temporairement tout au moins, la convertibilité des billets américains en or.

Mais, en cette matière, il importe de distinguer soigneusement entre la suspension de l'étalon-or et l'inflation fiduciaire, c'est-à-dire l'émission de papier-monnaie par l'Etat sans contre-partie économique.

Jusqu'à présent, les Américains n'ont pas recouru à l'inflation dans le sens que je viens d'indiquer. La grosse question que chacun se pose est celle-ci: le président Roosevelt fera-t-il usage des pouvoirs d'inflation qui lui ont été donnés?

Je suis, bien entendu, hors d'état de répondre à cette question. Je crois que personne ne pourrait y donner réponse. Mais nous pouvons cependant serrer le problème d'un peu plus près.

Toute la politique du Président, de son administration, de ses conseillers est dominée par une idée fondamentale, nette, indiscutable: il faut provoquer la hausse des prix. Au niveau actuel, ils sont convaincus que la situation est inextricable, que l'équilibre économique ne peut pas être rétabli, que les débiteurs sont, dans l'ensemble, hors d'état d'exécuter leurs engagements, que la crise ne peut pas se dénouer. Cette hausse des prix, les Américains sont décidés, pour l'obtenir ou la provoquer, à employer, si faire se peut, tous les moyens traditionnels propres à améliorer la situation dans son ensemble; mais si ces moyens traditionnels échouent, ils entendent se réserver la possibilité de recourir à toutes autres méthodes, quelles qu'elles soient, et parmi celles-ci figure l'inflation.

En d'autres termes, si par des méthodes de coopération internationale, par la révision de la politique douanière, par la reprise du commerce international il est possible d'obtenir une hausse des prix mondiaux, c'est-à-dire des prix basés sur l'or, les Etats-Unis suivront le mouvement. Du coup, la crise aura dépassé son maximum, elle ira en s'atténuant et l'on pourra éviter l'inflation. Mais si, pour une raison quelconque, ces espoirs de relèvement des prix-or ne se réalisaient pas, les Américains provoqueraient un relèvement des prix-dollars, au besoin par l'émission, à l'intérieur des Etats-Unis, de papier-monnaie dans les quantités nécessaires. Bien entendu, dans cette hypothèse, la valeur internationale du dollar — en d'autres termes, sa valeur au change, sa cotation vis-à-vis de l'or — s'en trouverait nécessairement influencée, malgré le soutien que lui assure le solde actif de la balance des paiements.

De ces deux hypothèses, quelle est la plus probable? Encore une fois, la réponse dépendra de Londres. Si la Conférence de Londres est un succès, ses résultats exerceront une influence considérable sur le progrès des affaires dans le monde. Le mouvement de reprise qui se dessine actuellement aux Etats-Unis y trouvera un soutien tel que la nécessité ou même l'utilité du recours à l'inflation disparaîtra.

Mais, bien entendu, pour que la Conférence soit un succès, il faut que les quelques grands problèmes qui figurent à son ordre du jour ou qui sont sous-entendus par tous, trouvent au moins un rudiment de solution, à savoir les dettes interalliées, la stabilisation des monnaies sur la base de l'or, l'abaissement des obstacles à la circulation des biens et des capitaux dans le monde.

* * *

Disons quelques mots maintenant des dettes interalliées.

Nous pénétrons ici sur un terrain brûlant. En réalité, il est un peu trop tôt ou un peu trop tard pour examiner dans son ensemble ce gros problème. Par contre, il n'est pas possible de le passer complètement sous silence quand on parle des Etats-Unis.

Là-bas, au cours de mille conversations que j'ai eues avec des hommes politiques, des journalistes, des économistes, jamais je ne l'ai soulevée, mais jamais non plus je n'ai pu l'éviter. Elle est aux Etats-Unis une grosse pierre d'achoppement. Elle revient continuellement dans la presse, dans les conversations, dans les préoccupations, partout. La question y a d'ailleurs été étudiée dans ses détails, d'une façon remarquable, avec une grande objectivité, et j'ai été surpris de constater combien de personnes la connaissaient à fond.

Sur ce point, le divorce est complet entre la masse de l'opinion et les éléments politiques d'une part, les banquiers, les dirigeants économiques ou les spécialistes, d'autre part.

Dès 1921, j'ai entendu un financier éminent défendre, au cours d'une conférence publique, la thèse que le paiement des dettes

interalliées serait aussi nuisible aux créanciers, c'est-à-dire aux Américains, qu'aux débiteurs eux-mêmes, et probablement davantage. Je crois bien d'ailleurs qu'il avait raison. L'essentiel de l'argument était ceci : les Etats-Unis ont été, avant la guerre, un pays débiteur, c'est-à-dire qu'ils devaient exporter plus qu'ils n'importaient, de façon à payer le service de leurs dettes. Ils sont transformés, au cours de la guerre, et par la suite, en un pays créancier; ils devaient donc absorber plus de marchandises qu'ils n'en envoient à l'étranger. Mais leur organisation économique était et est restée tournée vers un surcroît d'exportations; toute leur politique d'après-guerre a tendu à défendre cette orientation. S'ils voulaient se faire payer des dettes interalliées, ils devraient accepter le renversement de leur position et laisser entrer chez eux beaucoup plus de marchandises qu'ils n'en exportent. Cette transformation, elle est inévitable, elle devra se faire rien que pour absorber leurs créances privées. Y ajouter encore le poids de dettes publiques, de dettes politiques comme les dettes interalliées, ce serait accentuer le mouvement et le rendre dangereux pour la prospérité, pour l'avenir économique des Etats-Unis eux-mêmes.

Ce raisonnement est fondamental; il est juste, mais il est évidemment très difficile de le faire comprendre, et de le faire admettre.

Aujourd'hui, nombre d'Américains influents et intelligents se trouvent dans une disposition d'esprit qui peut se résumer comme suit : « En droit, les Européens devraient payer; en fait, ils ne peuvent plus payer intégralement. Nous avons, dans cette situation, une part de responsabilité, à cause de notre politique économique et de notre politique générale depuis la guerre. D'autre part, nous avons un intérêt bien plus grand à voir les affaires se rétablir dans le monde qu'à toucher ces paiements de dettes interalliées. Reconnaissons qu'il faut donc réduire dans une large mesure ces paiements, et les ramener à un niveau où ils puissent se faire sans troubler les rapports économiques internationaux ». Plusieurs d'entre eux envisageaient une réduction des dettes allant des deux tiers aux trois quarts et peut-être davantage encore.

Mais l'opinion moyenne est, dans son ensemble, violemment hostile à l'annulation des dettes interalliées. Les impôts sont lourds; des réductions radicales ont été effectuées dans le budget; les appointements des fonctionnaires ont été réduits; il en est de même pour toute une série d'allocations. Dans certains districts, en particulier dans les districts agricoles et dans plusieurs districts industriels du Nord, nombre de gens se trouvent dans une situation extrêmement difficile, pour ne pas dire désespérée. Dans ces conditions, l'Américain moyen n'a qu'un mot : « Il faut payer ».

Le Congrès, où les préoccupations électorales sont évidemment très puissantes, en fournit l'écho; et cette disposition d'esprit, toute la presse la partage et la propage.

Aussi, la plupart des Américains qui m'ont entretenu, avec modération et objectivité, des possibilités de résoudre la question, ont-ils insisté sur la nécessité de trouver une solution qui comportât à la fois, dans la réalité des choses, un allègement considérable de la charge, mais qui, en même temps, sauvât les apparences et donnât à l'opinion américaine de suffisantes satisfactions de principe ou d'amour-propre.

En ce moment, l'administration Roosevelt désire intensément qu'une méthode soit trouvée, qui permette d'arriver à un accord. Elle est prise entre deux feux : d'une part les exigences de l'opinion publique et, d'autre part, les objections des débiteurs.

Une formule de conciliation n'est pas impossible à imaginer. Souhaitons qu'on y arrive le plus tôt possible, car ni les créanciers ni les débiteurs ne peuvent gagner à voir se prolonger une situation aussi troublée et aussi confuse que celle où les deux parties, par leurs fautes réciproques, se trouvent immobilisées en ce moment.

Le fait que le paiement réduit effectué par les Anglais a été accepté par le président Roosevelt constitue un élément nouveau;

il marque un rapprochement dans la position de fait des différents débiteurs, et il donne une première indication sur la voie qui pourrait mener à une solution.

* * *

La crise s'est appesantie durement sur les Etats-Unis; nul n'en doute. Eux-mêmes l'ont répété à tous les échos; c'est d'ailleurs évident. De toutes les crises qu'ils ont connues et qui ont revêtu régulièrement chez eux une violence extrême, celle-ci est sans aucun doute la plus grave et la plus profonde.

Je m'attendais donc à trouver là-bas de très grosses difficultés, de très grands changements. Effectivement, il en fut ainsi.

Pourtant, mon impression fut moins mauvaise que celle à laquelle je m'attendais et que m'avaient donnée la plupart de mes informateurs. Certes, si l'on compare la vie présente aux Etats-Unis à celle que l'on menait il y a quelques années, la différence est radicale. Mais pour ceux qui ont pu mesurer et vivre les ravages que la crise a causés dans certains coins de l'Europe et notamment de l'Europe centrale et orientale, la situation des Etats-Unis paraît encore relativement favorisée.

Des gens vous arrêtent dans la rue pour vous demander l'aumône, mais ils ne portent pas sur leur visage ou dans leur attitude le désespoir, l'amertume, l'abandon, la renonciation définitive que l'on trouve si souvent en certains pays d'Europe.

Quels que soient l'ampleur des pertes, le recul de l'activité et les plaintes que l'on entend, je pense que jusqu'à présent, les Etats-Unis n'ont pas été touchés dans leurs œuvres vives; le mécanisme général de la production, là-bas, si secoué qu'il ait été, ne se trouve pas à ce jour du moins, ébranlé, et il pourrait se remettre à fonctionner sans modification fondamentale.

D'ailleurs, il y a un changement réel, depuis quelques mois, dans la situation des Etats-Unis. Un mouvement de reprise s'est dessiné, qui s'accuse dans tous les indices, et qui présente des caractères que l'on n'avait jamais revus depuis quatre ans. Je ne vise évidemment pas ici la hausse des cours en Bourse, mais bien des améliorations de base dans de nombreux domaines des affaires.

Les prix de gros des matières premières et de multiples produits, tant de l'agriculture que de l'industrie, ont haussé dans une mesure qui permet déjà, en bien des cas, une production sans perte et même avec bénéfice.

Ce mouvement est-il durable? Est-ce la fin de la crise, ou bien est-ce encore une de ces reprises passagères, en dents de scie, qui marquent, pour employer le jargon des économistes, la période de dépression proprement dite, avant la période d'essor?

Personne ne pourrait le dire; mais ce qui paraît certain, c'est que le mouvement est — en tout cas pour une partie — naturel et spontané.

Beaucoup vont répétant que c'est l'effet de l'inflation et prétendent y trouver un argument en faveur de cette politique. C'est une erreur.

D'abord, redisons qu'il n'y a pas eu, jusqu'à présent, d'inflation monétaire aux Etats-Unis, dans le sens propre et véritable de ce mot; dans des questions aussi discutées et aussi controversées, il faut avoir soin de n'employer les termes que dans leur juste acception. Il n'y a pas eu, jusqu'ici, émission de papier-monnaie pour le compte de l'Etat. Qu'il y ait eu expansion de crédit dans une mesure plus ou moins large, c'est possible; je ne veux pas discuter ce point ici. Mais il ne faut pas oublier que dans ce problème il n'y a pas seulement la quantité de monnaie à envisager, mais aussi la vitesse de circulation de la monnaie.

Quoi qu'il en soit, lorsque le balancier des crises arrive au point le plus bas, une expansion de crédit contenue dans les limites tradi-

tionnelles et faite suivant les méthodes appropriées à chaque marché peut parfaitement se justifier.

Dès lors, comment s'explique cette reprise des affaires? Voici.

Le mouvement a commencé dès le mois de mars, c'est-à-dire avant qu'aucune des récentes mesures n'ait été prise. Il est apparu comme une réaction naturelle et spontanée aux excès de la baisse, aux excès de la crise; comme le résultat des adaptations, des concessions, des efforts que la crise a imposés, malgré toutes les résistances, au monde des affaires.

Le courant ainsi formé s'est trouvé renforcé aussitôt par les premières mesures prises par le président Roosevelt, en particulier l'assainissement des banques et les compressions budgétaires. L'activité du Président, sa décision, la direction très sûre dans laquelle il s'avance à ce moment ont donné au public une impression de confiance qui a fait sortir les capitaux de leurs cachettes et mis en branle une série d'achats nouveaux.

En troisième lieu, l'autorisation de fabriquer et de vendre de la bière a provoqué un renouveau d'affaires dont les effets se sont fait sentir sur des branches très diverses de l'économie. J'en ai eu des détails typiques, notamment touchant la position de certaines compagnies de chemins de fer de seconde importance.

Enfin, il n'est pas douteux que les pouvoirs d'inflation donnés au Président, la menace qui pèse ainsi sur la monnaie américaine et la dépréciation du dollar sur le marché des changes ont fait éclore dans certains milieux une mentalité qui pousse à l'achat de valeurs réelles, à la fuite devant la monnaie, à la dépréciation des avoirs exprimés en fonction de l'unité monétaire. Ces éléments psychologiques ont agi dans le même sens que les facteurs précédents, à savoir l'augmentation des achats, la hausse des prix, la reviviscence des affaires.

Bref, le fait est là. A mon arrivée à New-York, j'avais fait un tour de visites aux principaux banquiers de la place. Quatre semaines après, au moment de m'embarquer, j'ai refait à peu près le même tour; la différence d'atmosphère était frappante. Sans doute la plupart des difficultés subsistaient; je dois même dire que des inquiétudes nouvelles avaient surgi, car les dernières mesures prises à Washington par l'administration Roosevelt soulevaient beaucoup d'objections dans les cercles « conservateurs » de la finance new-yorkaise. Mais cependant, l'attitude générale était tout autre, moins déprimée, plus sûre d'elle-même; en un mot, l'espoir avait reparu, même s'il restait mélangé de craintes.

En définitive, les Etats-Unis sont à un carrefour. La route qu'ils vont prendre sera-t-elle la bonne? Ou s'engageront-ils encore sur une voie de traversé? Il faudrait être prophète pour le savoir. Vous m'excuserez de ne pas assumer ce rôle: je ne me sens aucune aptitude pour le remplir...

* * *

Du très sommaire exposé que je viens de faire se dégage une double impression de sympathie pour les Etats-Unis et de confiance raisonnée touchant leur avenir éloigné.

Je sais bien qu'en exprimant cette sympathie je vais à l'encontre d'un état d'esprit, hélas! fort répandu en Europe, et qui a même gagné la Belgique. Trop de gens voient uniquement les défauts des Américains, leurs fautes, leurs exigences, qu'ils jugent plus absurdes encore qu'excessives. Oublient-ils que les Européens ont commis, dans leur attitude vis-à-vis de l'Amérique, autant de fautes?

L'origine de ces malentendus est une ignorance réciproque. L'incompréhension des Américains vis-à-vis de l'Europe est profonde; elle n'a d'égale que l'incompréhension des Européens vis-à-vis de l'Amérique. Je le reconnais volontiers: il est très difficile, quand on est d'un côté de l'Atlantique, de se rendre compte et de comprendre ce qui se passe de l'autre côté; l'on perd très vite contact; je m'en suis aperçu moi-même.

On ne peut aimer un pays que si on le connaît; de même, on ne peut comprendre vraiment un peuple que si on sympathise avec lui. Il faut un effort de volonté pour triompher des préjugés, percer l'écorce, et arriver à une compréhension mutuelle.

Mais écartons, si vous le voulez bien, tout sentiment. Plaçons-nous au point de vue le plus réaliste, et voyons froidement où se trouve l'intérêt de notre pays, de la Belgique, dans ce domaine.

Les Etats-Unis sont et deviendront, à un degré de plus en plus éminent, une grande puissance économique, et peut-être la plus grande de toutes.

Une telle prééminence économique entraîne nécessairement avec soi une influence politique considérable. Tout en prétendant rester en dehors du jeu politique européen, ou mondial, les Etats-Unis y ont depuis la guerre occupé une place prépondérante. Ils ont reconnu la vanité ou l'inutilité de l'isolement politique. De plus en plus, par la force même des choses, ils seront amenés à exercer sur les destinées politiques du monde, et par conséquent de l'Europe, une action continue et profonde.

Nous, Belges, nous avons des intérêts économiques considérables dans l'ordre international. Il faut que notre politique extérieure soit à la fois active, vigilante, et souple: c'est pour nous, plus que pour quiconque, une question de vie ou de mort. La sanction, soit d'une faute lourde, soit d'une négligence grave, soit d'une inaction prolongée, prendrait bien vite la forme d'une menace à notre pleine indépendance.

Dans le jeu complexe et mouvant des influences, des actions, des réactions qui forment la trame même de la politique internationale, ne serait-il pas du plus haut intérêt pour nous de pouvoir compter — économiquement et politiquement — sur la sympathie et l'appui éventuel d'une grande puissance éloignée comme les Etats-Unis?

Cela, pouvons-nous l'espérer?

Et pourquoi non? En tout cas, l'effort vaut d'être tenté. Nous disposons encore là-bas de quelques actifs d'ordre moral dont l'efficacité peut devenir grande. Notre pays y jouit toujours d'une estime et d'une considération particulières. La personnalité de notre Souverain y reste entourée d'un prestige extraordinaire qui s'exprime parfois de façon touchante. A nous de nous servir de ces atouts comme il convient.

Je comprends qu'on soit fier d'appartenir à un vieux pays, riche d'une histoire, tour à tour farouche ou splendide; fier de vivre sur un sol que les siècles ont couvert d'une impérissable beauté, de cathédrales, de musées, de monastères et de châteaux; heureux de respirer une atmosphère imprégnée de traditions, de spiritualité, de raffinement. Tel est le lot de beaucoup d'Européens.

Mais je comprends aussi que l'on soit non moins ardemment fier d'appartenir à une équipe nouvelle de l'humanité, dont la mission soit de créer, dans des directions inconnues jusque-là, de la grandeur, de la puissance, de la vie; je comprends qu'on s'enthousiasme pour les efforts et les promesses d'un avenir, dont le mystère ne voile pas la sûre splendeur, et qu'on puisse être soulevé par la joie orgueilleuse de participer à la création, d'assister à la naissance et à l'épanouissement d'un monde nouveau. Tel est le lot de beaucoup d'Américains.

Peut-être les Belges peuvent-ils ici prendre conscience d'un de leurs plus précieux privilèges. Nous avons trop peu d'avantages naturels, dans l'ordre matériel, pour ne pas souligner ceux qui nous appartiennent dans l'ordre moral.

La richesse, la grandeur, l'ancienneté et la diversité de l'histoire et de la civilisation de la Belgique, il n'est personne, même au loin, qui les ignore ou les nie; le pays les a payés d'un prix si élevé, qu'il le met à l'abri de l'envie.

D'autre part, — et c'est peut-être le fruit secret d'épreuves millénaires, supportées et surmontées à travers tout, — notre

peuple a gardé des qualités d'énergie, de réalisme, de droiture, de vaillance à l'ouvrage et à la peine qui l'apparentent aux races les plus jeunes. Toutes les colonies belges qui luttent et travaillent dans les pays neufs réussissent extraordinairement bien dans leurs efforts et leurs entreprises.

Ainsi donc, nous avons à notre disposition les forces accumulées d'un long passé, de hautes traditions; et nous pouvons compter en même temps sur des réserves d'énergie et des vertus solides dont l'épreuve a préservé l'intégrité. Si l'Europe et l'Amérique sont vraiment appelées par la destinée à collaborer ensemble pour porter plus avant et plus haut cette civilisation que nous ont transmise la Grèce et Rome, et que le christianisme a vivifiée, la Belgique aura certes un rôle à jouer : il dépendra de nous, de notre volonté, de notre courage, de notre hardiesse que ce rôle soit grand, unique, prépondérant peut-être, et, pour tout dire, digne à la fois du passé de notre pays, et de l'avenir que nous avons rêvé pour lui.

PAUL VAN ZEELAND,
Professeur à l'Université de Louvain,
Directeur de la Banque Nationale de Belgique.

La Rhéophanie

Un fait nouveau vient de se produire dans le domaine des sciences biologiques : le Congrès des Sourciers, qui s'est tenu ces jours-ci à Paris, et les expériences d'Arsonval sur la radiance du corps humain ont attiré l'attention de tous sur l'existence des courants vitaux. Nous avons demandé à un psychologue, particulièrement versé dans leur étude, de faire le point sur cette question. L'importance de ces lignes n'échappera à aucun lecteur.

* * *

La rhéophanie est l'art de déceler les courants vitaux. C'est l'application des procédés (déjà éprouvés) des sourciers à la recherche des effluves des vivants. Elle utilise une réactivité spontanée de l'organisme, perceptible chez certains sujets, alors qu'en un bon nombre elle est presque inexistante. C'est dire qu'elle n'est accessible qu'à quelques-uns.

Son point de départ est dans l'observation de faits très simples et de vérification facile. Nous nous bornerons à grouper les plus frappants.

I. *L'instrument.* — Le plus pratique des instruments d'exploration est le pendule. Celui dont personnellement nous usons est tantôt une médaille de cuivre suspendue à un fil de soie (13 cm.), tantôt une montre d'argent, dont la chaînette tient à la boutonnière par une barrette (38 cm.). Mais la matière de l'instrument n'importe pas; l'expérience réussit avec tout objet formant pendule. L'essentiel est la distance où est maintenue la main. A chacun d'établir par tâtonnement sa distance limite et sa distance « optima », c'est-à-dire de plein effet.

II. *L'expérience.* — Elle se fait sous deux modes : exploration à distance, ou par contact.

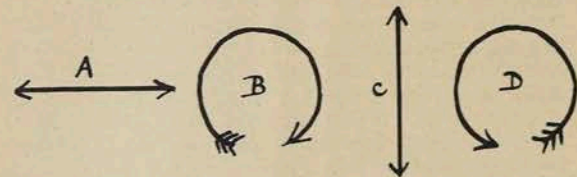
La première consiste à introduire la main porteuse du pendule dans le champ d'effluves de l'objet, et de l'y fixer au point où elle est au maximum envahie par ceux-ci. Trois choses sont à observer. La première est la distance précise où doit être stabilisée la main : elle varie avec la radiance des objets. La seconde est l'isolement parfait de l'objet étudié, car les émanations des objets contigus s'interpénètrent, et leurs mouvements se fondent en une résultante.

La troisième est l'immobilisation de la main : celle-ci, qui, par une sorte d'osmose, communique au pendule le mouvement qui la traverse, doit demeurer strictement immobile. On peut d'ailleurs aider à sa fixité en appuyant le coude et l'avant-bras sur un meuble. On la rend même complète en suspendant (à un candélabre, par exemple) le pendule explorateur et en se bornant alors à poser délicatement les doigts sur la barrette porteuse du pendule.

Mais l'expérience peut encore se faire par contact direct. Dans ce cas les deux mains jouent un rôle : la gauche capte le fluide, la droite le décèle. La gauche pose un de ses doigts sur l'objet. L'influx qui la pénètre se propage au travers du corps et presque instantanément gagne la main droite, où il s'accuse par la mise en branle du pendule. C'est le procédé indiqué pour l'exploration étroitement limitée d'un organe précis d'un vivant.

Nous rapportons ici les plus caractéristiques des expériences sur les personnes et les objets.

III. *L'exploration des personnes.* — Le point privilégié d'examen est la partie antérieure de la tête. Porté au-dessus du front d'une personne, le pendule s'ébranle presque instantanément. Suivant les sujets, il prend l'un de ces quatre types de mouvements :



Le mouvement A est une oscillation régulière allant d'une épaule à l'autre. Le mouvement B est un mouvement circulaire dans le sens des aiguilles d'une montre. C est une oscillation d'avant en arrière. D est l'inverse de B.

L'amplitude de ces mouvements est parfois considérable : elle peut dépasser 40 centimètres. Quant à leur durée, elle persiste tant que la main demeure dans le champ fluïdique.

Le type de mouvement décelé à la région frontale est la « caractéristique fluïdique » de l'individu. On le retrouvera à sa main, à ses vêtements. Il équivaut à son empreinte.

L'exploration des divers organes du corps décèle les courants locaux. Les organes sains donnent l'oscillation A; les organes lésés, une rotation du type B.

IV. *Les interférences fluïdiques.* — Les champs fluïdiques qui s'interpénètrent se superposent et tendent à combiner leurs mouvements. Si, tandis que mon pendule oscille suivant le type A sur le front d'un sujet, une personne de ce même type vient à lui prendre la main, le mouvement en cours s'intensifie; mais si cette seconde personne est d'un type différent, le mouvement en cours est instantanément perverti, et c'est le nouveau venu qui apparaît. Parfois il ne parvient pas à dominer le précédent, et ne fait que restreindre son amplitude. Il arrive même que la conjugaison des deux fluides donne naissance à un tiers mouvement, qui n'est la caractéristique d'aucun des composants. Le patient subit-il le contact simultané d'un plus grand nombre de personnes? Ces mêmes phénomènes se produisent, plus compliqués.

C'est dire l'importance qui s'attache à l'isolement de l'objet quand on veut obtenir une révélation authentique de ses courants. L'observateur doit s'en tenir écarté, et veiller à ce que l'objet ne soit en contact immédiat avec aucun vivant ou objet émetteur d'effluves.

V. *Exploration des objets imprégnés des effluves vitaux.* — Tout objet qui est demeuré un temps notable au contact d'un vivant reste, plus ou moins durablement, imprégné du fluide de celui-ci. Que l'urine et les déchets de toute sorte le manifestent nettement,

la chose n'est pas surprenante. Mais le fait n'est pas moins patent s'il s'agit d'une pièce du travail quotidien ou de l'habillement. Chapeau, soulier, mouchoir, serviette, chemise, oreiller, porte-plume..., tout ce qui fut au contact coutumier et quasi exclusif d'une personne impose au pendule explorateur le même type de mouvement qui s'est révélé à sa région frontale. Mais là aussi se produisent les interférences que nous avons signalées à propos des personnes. Si, alors que j'examine au pendule un vêtement porteur d'un fluide B, une personne d'un autre fluide y porte la main (ou si elle le recouvre partiellement d'un objet émetteur d'un fluide différent), le mouvement du pendule est immédiatement affecté.

VI. *Relativité de la réaction.* — Enfin, il est essentiel que l'explorateur connaisse son propre fluide (le type de mouvement qu'il obtient en explorant lui-même sa main ou ses vêtements) et qu'il en tienne compte dans l'interprétation à donner aux mouvements de son pendule. Certaines réactions sont différentes selon que l'explorateur appartient au type A, au type B, au type C, ou au type D. Il y a là une sorte d'indice personnel qui fait que l'exploration d'un rhéophane peut différer de celle d'un autre. Le fluide émis par l'explorateur est influencé par celui qu'il capte.

VII. *Exploration des métaux.* — Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ces prospections des vivants celles que nous avons faites sur les métaux. Le procédé fut ici celui du contact : les doigts de la main gauche posant sur le métal, la droite tenant le pendule. Voici les résultats :

Ont donné le mouvement A, argent, platine, nickel, fer, acier.

Ont donné le mouvement B, or, aluminium.

Ont donné le mouvement C, cuivre, bronze.

Ont donné le mouvement D, plomb, zinc, étain.

C'est le mouvement B que nous donnent l'eau, la cire, les fleurs. Par contre, l'éponge, la corne, l'ambre, le savon, le caoutchouc, donnent le mouvement D. Mais le bois, la pierre, le verre, le papier laissent le pendule immobile.

L'expérience suivante n'est pas moins curieuse et instructive. Dans une cuvette remplie d'eau pure, si vous plongez la gauche exploratrice, le pendule que tient la droite donnera la giration du type B. Mettez dans l'eau (même loin de la main) une masse de cuivre, le pendule ne tarde pas à prendre l'oscillation C. Une masse de fer impose l'oscillation A. Le pendule retourne à la giration B dès que sont enlevés les métaux. C'est dire que les effluves métalliques se propagent dans l'eau et qu'ils y pénètrent la main.

Les expériences sur les vivants font penser à ce magnétisme mesmérin (que Laurent de Jussieu se refusait à condamner en bloc) ; les expériences sur les métaux rappellent la métallothérapie, que personne, depuis Burq, n'a eu la patience d'approfondir. L'heure ne serait-elle pas venue de reprendre simultanément les deux problèmes à la lumière des découvertes contemporaines ? Pour nous, nous ne prétendons pas présentement les résoudre, mais seulement les rappeler et les raviver.

VIII. *Les hypothèses explicatives.* — Telles sont les expériences que pour notre part nous avons faites depuis dix ans, et que d'autres ont maintes fois réussies autour de nous. Comment les interpréter ?

Nous éliminerons d'abord l'explication simpliste de Chevreul, imputant le branle du pendule à une impulsion inconsciente que donnerait à la main de l'explorateur la représentation anticipée du mouvement qu'il escompte. Si Chevreul eût été sourcier, il eût été moins exclusif en son affirmation. Certes, nous sommes loin de nier la puissance motrice de l'image mentale. Mais l'expérience atteste qu'elle n'est ni universelle ni fatale : l'attention prévenue la tient parfaitement en échec. La nature renferme plus de forces que n'en connaissait Chevreul, et que nous n'en connaissons

nous-mêmes ! Au-dessus d'un objet neutre (une table de marbre), le pendule que je tiens est inerte ; j'ai beau penser et désirer fortement qu'il tourne ou qu'il oscille, il demeure obstinément immobile. Il suffit que j'y prenne garde. Inversement, quand il est en plein mouvement au-dessus de quelque objet, j'ai beau souhaiter vivement qu'il s'arrête ou qu'il change de direction, ma pensée ne le modifie en rien. D'ailleurs, quand j'explore un objet dont la provenance m'est inconnue, je ne me représente à l'avance aucun des types de mouvements ; je me laisse faire, sans penser à quoi que ce soit. En réalité, je suis manœuvré par ce que j'explore, comme l'est le sourcier par l'eau qui agit sur lui.

Ce n'est pas, en effet, le pendule qui est en cause. Si je le suspends à un fil accroché au plafond, et que, sans le toucher, j'approche de lui un vivant ou quelque objet émetteur de fluide, il demeure strictement immobile. Mais à peine mes doigts se sont-ils posés sur lui, qu'il entre en mouvement. C'est donc bien ma main qui capte et « épouse » le fluide. Le pendule joue pour elle le rôle d'un électroscope.

Conclusions. — Voici donc la biologie accrue d'un nouveau chapitre : la rhéologie, ou étude des courants vitaux. D'où proviennent-ils dans l'organisme d'où ils émanent ? Que signifient au juste les quatre types de leurs puisements ? Qu'est-ce qui les supporte hors du corps pour qu'ils puissent imprégner (pour un temps) les objets, à la manière des odeurs ?

D'autre part, quels sont exactement chez l'observateur l'organe et le processus de l'activité révélatrice ?

Enfin, les effluves n'auraient-ils pas, en certains cas, quelque action nocive, et en d'autres une action curative et vivifiante, donnant lieu à une rhéothérapie ?

Autant de questions auxquelles la science de demain voudra donner réponse. Qui sait si une telle découverte (et le perfectionnement des moyens d'exploration et de mesure) ne rendra pas à la médecine un service comparable à celui de l'auscultation ? Il semble bien qu'elle soit dès maintenant en mesure de fournir le « diagnostic local » avec une surprenante précision.

On a souri de Laennec avant qu'on adoptât son procédé. On traite parfois de charlatan le rhéophane : demain peut-être on l'appellera.

Mais c'est encore le psychologue que les faits précités intéressent : ils l'amènent à réviser la conception traditionnelle de la sensibilité organique. La limiter aux cinq sens n'est plus possible. Et, si le nerf est encore son instrument privilégié, il n'en est plus le lien exclusif. Coextensive à la vie, la sensibilité existe en toute cellule vivante. Le nerf ne fait que la drainer, l'amplifier, la dégager. Mais tout autour de lui elle s'exerce, obscure parce que diffuse et isolée. Pour être consciente, que lui manque-t-il ? L'intensité qui résulte d'une systématisation organique. Dans les régions du corps où la sensibilité n'a pas d'organe différencié, l'excitation est indéniable, puisque le pendule en trahit les réflexes, mais, faute d'un organe collecteur approprié, le vivant ne la remarque pas. Hors de l'homme est-il des vivants chez qui ces excitations soient conscientes ? Ne se pourrait-il pas même que chez certains sujets l'attention parvienne à constituer l'équivalent d'un sens ?... C'est pour ne pas trancher la question que nous avons nommé l'art nouveau rhéophanie et non radioesthésie, car il s'agit présentement d'une réactivité inconsciente, et non d'une sensibilité révélée.

OCTAVE LEMARIÉ.

Nostradamus⁽¹⁾

Au XV^e siècle, les Juifs de Provence et surtout du comtat Venaissin, domaine papal, suivaient leur religion en toute liberté. Sans doute, là comme partout, le peuple les goûtait peu et il ne manquait pas de bonnes gens pour raconter qu'ils avaient tous les écrouelles ou des flux de sang, et que, s'ils tenaient la tête basse, c'était pour cacher une haleine fétide. Mais on les laissait vivre hors du ghetto, s'ils le voulaient, et respecter à leur guise leurs mille et un tabous alimentaires, observer les fêtes et le sabbat, étaler sur la table les vases d'or et les chandeliers à sept branches, couvrir leurs têtes du taliss rituel, revêtir la chemise blanche, bénir la coupe de vin et la faire circuler à la ronde. Réunis tout le jour sous la gaulle du maître d'école comme un sage petit troupeau de canards, nul n'empêchait leurs enfants de rabâcher la Tora sans la comprendre (exactement comme les petits musulmans le Coran), jusqu'à se rendre capables de réciter imperturbablement ces quelques six mille vers.

Les plus remarquables étudiaient ensuite le Talmud et ils s'épuisaient à discuter combien de poils blancs peut avoir une vache rousse sans cesser de l'être, ou si l'on peut tenir quelque chose en main le samedi, puisque la loi défend de rien porter le jour de Sabbat, et, par exemple, comment l'on doit conduire son cheval, sa mule ou ses vaches. Et à ces disputes absurdes, peut-être s'aiguisaient-ils l'esprit, car ils faisaient fortune beaucoup plus souvent que les chrétiens, et non seulement au commerce de l'or, mais à beaucoup d'autres. Certains même occupaient les fonctions publiques auxquelles, en ces pays-là, on leur laissait l'accès, comme celles de procureur fiscal et de péager. D'autres étaient médecins, car c'était alors la médecine arabe et orientale qui triomphait, et telle était la barbarie qu'on préférait Avicenne à Hippocrate et à Galien. Et il ne manquait pas de Juifs qui, par ce moyen ou autrement, avaient su si bien se pousser auprès des grands qu'ils en avaient conquis la confiance. Ceux-là n'auraient plus les étoffes derrière leurs comptoirs, ne pesaient plus les pièces d'or au trébuchet, ne débattaient plus de leurs longs doigts maigres les précieux ballots d'épices des Indes et du Cathay; ils n'allaient même plus de maison en maison examiner d'un œil soucieux la couleur des urines, et quand ils passaient, montés sur leurs belles mules, les courants d'air du mistral pouvaient agiter les pans de leurs houppelandes noires au coin des rues étroites et faire flotter leurs longues barbes et leurs bouches, il n'était plus guère que les gamins aux pieds légers pour oser leur crier, de loin : *Retailons!* ou d'autres noms plus mal sonnants encore.

Tel était maître Pierre de Nostra-Donna, ou Nostra-Dame, ou Nostre-Dame, car, venu d'Italie en France, il avait francisé son nom. Médecin, il s'était établi dans la ville d'Arles, où son habileté lui avait valu une belle clientèle. Mais les apothicaires ne pouvaient le souffrir et ils y avaient quelque raison, car, soit qu'il les jugeât (comme fera plus tard son fils Michel) trop « avares et corrompus » pour mettre dans les drogues ce qu'il fallait, ou trop ignorants pour connaître les bonnes recettes, il mêlait, concassait et composait de sa propre main les médicaments qu'il ordonnait, après quoi il les vendait lui-même, joignant ainsi les bénéfices du « pharmacéute » à ceux du médecin. Ce que les apothicaires trouvaient fort mauvais. Aussi finirent-ils par accuser maître Pierre, devant les consuls de la ville, de falsifier ses drogues, et l'on ne sait trop comment les choses auraient tourné, si notre

homme n'était entré sur ces entrefaites au service du duc de Calabre, lequel le céda à son père, le roi René d'Anjou.

Or le roi René avait déjà un autre médecin juif, nommé Jean de Saint-Rémy, du nom de la ville où il était natif. Celui-là était fort versé dans l'astrologie, si bien que le roi l'avait nommé conseiller et le tenait en grande faveur, car ce bon seigneur n'avait nulle haine pour les enfants d'Israël et, bien loin de les persécuter, il les laissait vivre et commercer à leur guise (moyennant qu'ils lui donnassent beaucoup d'argent, cela va de soi)... Hélas! voilà qu'il mourut! Et le comte du Maine, qui avait hérité de lui, mourut à son tour, de manière qu'en 1481 le roi de France devint enfin comte de Provence, à grand honneur pour cette dernière contrée qui enfin fut française, mais à grand chagrin pour les Juifs qui l'habitaient, car dès 1488 le roi Charles VIII, qui était fort dévot de pécune, leur ordonna de se convertir sous peine de voir leurs biens confisqués.

Ce qui atténuait à l'ordinaire l'importance des ordonnances royales, c'est que (telles celles de nos préfets de police d'à présent) elles n'étaient guère exécutées. Celle-ci d'ailleurs ne fixait pas de délai, en sorte que la plupart des Juifs firent comme si elle n'existait pas. Mais cinq ans plus tard, comme les besoins d'argent du roi n'avaient pas diminué, bien au contraire, de nouvelles lettres patentes leur fixèrent un délai de trois mois pour s'exécuter; puis, le 26 septembre 1501, le roi Louis XII, qui avait remplacé Charles VIII, revint à la charge une fois encore. Finalement la plupart des Juifs, tous les riches du moins, préférèrent le baptême à l'exil, et s'en trouvèrent fort bien, car ils purent désormais acheter à beaux deniers comptants des fiefs, des châteaux, des lettres de noblesse, des dignités et firent souche de seigneurs : c'est ainsi que les Puy-Michel, les La Tour, les Cadenet, les Arlatan-Lauris et beaucoup d'autres familles nobles de la Provence descendent en droiture des tribus d'Israël.

Maître Pierre de Nostredame et maître Jean de Saint-Rémy, hommes savants et, comme nous dirions, éclairés, s'étaient convertis à la première sommation, je pense, car ils avaient du bien et y trouvaient leur avantage. Maître Pierre s'empressa d'acheter dans la petite ville de Saint-Rémy en Provence (d'où son confrère tirait son nom) une charge de notaire pour son fils Jaume, ce qui lui était devenu parfaitement licite. C'était là une profession fort honorable, que des cadets de famille noble ne se jugeaient pas déchus d'exercer. Ayant ainsi établi Jaume, il le maria à Renée de Saint-Rémy, fille de son confrère et ami; et qui sait si, après la cérémonie à l'église des chrétiens, il ne s'en déroula pas ailleurs une plus secrète où la fiancée, les cheveux dénoués et flottants, tourna sept fois autour de son époux vêtu par-dessus ses habits de la chemise blanche qu'il devait porter dans son cerceuil, puis reçut à son doigt l'anneau d'or, puis but dans la même coupe que son époux, qui la brisa ensuite en mémoire du deuil de Jérusalem?...

Il faut toutefois reconnaître que les enfants de Jaume de Nostredame et de sa femme, baptisés comme leurs parents, se montrèrent toujours bons chrétiens. Nous en connaissons deux : Michel, né le jeudi 14 décembre 1503 « environ les douze heures de midi », dont nous contons la vie, et Jean qui fut procureur au Parlement d'Aix, qui publia à Lyon en 1575, les *Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux qui ont fleury du temps des comtes de Provence*, ouvrage plein de fantaisie, et qui mourut en 1590 après avoir survécu vingt-quatre ans à son frère aîné. Michel fit toujours grand étalage de piété; quant à Jean, on dut le mettre en prison pour ses violences contre les huguenots, lors des troubles d'Aix. En sorte que rien ne permet de croire qu'ils ne fussent pas bons catholiques l'un et l'autre. Toutefois, il est bon de savoir que les temps heureux des Juifs provençaux étaient finis. En 1512, le roi, qui regrettait d'avoir tari une source de revenus en les supprimant, imposa les nouveaux chrétiens, ceux qui en Provence

(1) Ces pages formeront le début d'un ouvrage consacré à *Nostradamus* et qui paraîtra bientôt dans la collection « Les Grands Illuminés » aux Editions Excelsior, à Paris.

s'étaient convertis selon son édit : ils durent verser au Trésor six mille florins, pas un sol de moins, sans compter les dépens et frais. Gervais de Beaumont, sieur de Mondésir, chargé de recouvrer la somme, choisit douze notables parmi les intéressés pour répartir la taxe, et la famille de Nostredame n'en fut pas exempte. Quant à ceux des enfants d'Israël qui étaient arrivés depuis 1501 ou qui étaient revenus au pays après un faux départ, ils se voyaient maintenant si fort tracassés par le peuple qu'en 1542 le Parlement d'Aix dut prendre un arrêt condamnant ceux qui les insulteraient à avoir la langue coupée la première fois, à être fouettés au sang la seconde et à avoir leurs biens confisqués la troisième. Et tout cela laisse à imaginer que, tout notaire qu'il était, Jaume de Nostredame devait avoir parfois quelques ennuis. Son fils Michel put apprendre de bonne heure qu'il valait mieux être chrétien décidément.

* * *

Saint-Rémy est une petite cité méridionale qu'entourent des champs de fleurs et de *cardères*; c'est dans une de ses maisons que Gounod donna la première audition de *Mireille*; c'est à une lieue de là, à Maillane, qu'a vécu Mistral. Sur la place, *lou Planat*, on montre une demeure de la Renaissance qui passe pour avoir été celle des Nostredame. Le notaire y avait fait inscrire sur le linteau de la porte la devise : *Soli Deo*. C'est là-dedans que le petit Michel regardait son grand-père piler et repiler ses poudres, malaxer ses pâtes, mêler ses élixirs, triturer ses onguents et composer ses opiatés, toutes choses auxquelles le vieux médecin était expert comme j'ai dit; et le futur Nostradamus tenait apparemment de lui cette connaissance de l'apothicairerie par où il se distingua plus tard.

Mais son éducation fut faite, paraît-il, par son aïeul maternel (1), Jean de Saint-Rémy, et cet astrologue ne manqua point de lui donner, « comme en se jouant, un premier goût des célestes sciences ». Sans doute apprit-il dès lors à l'enfant à nommer les planètes qu'il montrait du doigt dans les nuits transparentes et dont les conjonctions influencent notre vie et décident de notre destin; puis dans la journée il lui faisait étudier les mathématiques et l'hébreu peut-être, mais ce latin surtout qui était la clé par où l'on ouvrait les portes de la science, tout entière contenue dans les livres anciens. Car l'observation n'y avait alors aucune place. Et, d'ailleurs, nous pouvons être sûrs que c'est en vain que le soleil brûlait, que la poussière enfarinait les chemins, que les Alpilles odorantes dominaient la petite ville; en vain même que l'ornaient l'arc de triomphe et le mausolée romains (et comme elles devaient paraître plus vivantes qu'aujourd'hui, ces ruines latines, plus précieuses aussi, en ce temps où la Renaissance commençait à florir et où l'on ne connaissait pas les monuments grecs)! Quel intérêt le vieux médecin et son élève eussent-ils pris à tout cela? Leur race, leur tradition, leurs préjugés ne devaient leur inspirer que mépris pour ces beautés de la nature et de l'art. J'imagine que tout le jour le jeune visage restait penché à côté des longues barbes juives et doctorales sur les pots de pharmacie et les in-folios précieux.

Lorsque son grand père mourut, Michel fut envoyé à Avignon pour faire ses humanités, « Avignon sur sa Roque géante, Avignon la sonneuse de joie qui, l'une après l'autre, élève les pointes de ses cloches tout semées de fleurons, etc. » (il ne faut jamais traduire les vers de Mistral : ils n'y gagnent pas). C'était alors une vraie île sonnante que cette cité papale, et le « tapage renforcé » des cloches que balançaient ses cent églises était tel à certaines heures qu'il y fallait (à ce qu'on dit) élever la voix pour s'entendre. Le peuple de Provence, qui a le verbe haut, ne s'en privait pas et son langage sonore cascadaient par les portes et les fenêtres ouvertes.

Il grouillait surtout dans les minces rues malodorantes qui s'em-mêlaient au centre de la ville, dévalant du rocher des Dons au pont Saint-Bénézet et à l'île de la Barthelasse, et où l'ombre des maisons maintenait quelque fraîcheur. Les clameurs des enfants, les bryuyantes palabres des ménagères, les cris des marchands de légumes et de pastèques, les refrains des petits métiers y retentissaient tout le jour. Parfois tout se taisait pour le passage d'une procession somptueuse et dramatique : les pénitents bleus, noirs ou gris, tenant leurs gros cierges et leurs bannières, défilaient en chantant des cantiques et le peuple s'agenouillait au passage des croix d'argent, en aspirant l'odeur de l'encens. Mais le tumulte reprenait vite et ce n'était qu'au grand soleil qu'on trouvait un peu de silence.

Il régnait, absolu, sur le Rhône presque désert et sur le pont étroit, déjà rebâti plusieurs fois, qui joignait la rive de l'empire à celle du royaume. Parfois son dos bombé résonnait sous les fins sabots des mules et les pieds lourds des chevaux de bât, et la litière d'un prélat, entourée de serviteurs montés, gravissait par les ruelles vers le palais du pape, où les Suisses jaunes, rouges et bleus faisaient sonner leurs hallebardes sur les dalles. Le gouvernement du légat était arbitraire et doux, les peines criminelles relativement peu rigoureuses, l'inquisition indulgente, les impôts moins lourds qu'au royaume. Les gentilshommes volaient le héron et brisaient des lances dans les lices à leur guise. Dans les cabarets le vin du pape emplissait les verres. Les jeux de paume et autres maisons de jeu, les maisons mal famées des baigneurs faisaient de bonnes affaires. « A Avignon il ne s'agit pas d'être occupé de soucis, mais de vivre autant que possible dans la joie et l'oisiveté. » C'est ce que pensaient les étudiants aussi et ils étaient renommés pour leur dissipation et bragardise. Chaque jour, au coup de cloche qui en annonçait l'ouverture, le jeune Michel de Nostredame se rendait aux écoles avec eux, sur la place des Etudes. La tradition, recueillie par ses anciens biographes, rapporte qu'il s'y distingua extrêmement : pourquoi pas? L'Université d'Avignon était peu brillante, et telle était la mémoire de notre homme, paraît-il, qu'il récitait mot à mot sa leçon dès qu'il l'avait lue une fois, et qu'il n'oublia jamais rien de ce qu'il avait appris : *Memoria pene divina præditus erat*; rien n'empêche de le croire. Le soir, lorsque les autres garçons, ses camarades, voyaient ces petites traînées de feu en l'air que les philosophes appellent astres errants et que nous nommons étoiles filantes, ils croyaient que les étoiles se détachaient du ciel : il les détrompait et leur expliquait ce que maître Jean, son grand-père astrologue, lui avait appris : que c'étaient là des exhalaisons sulfureuses que le vent allume comme il embrase le charbon. « Il leur enseignait aussi que les nuées ne puisent pas dans la mer avec des pompes, ainsi que le croit communément le vulgaire ignorant, mais qu'elles étaient formées d'un amas de vapeurs que l'on voit s'élever de terre par les temps de brouillard. Il leur disait encore une autre chose merveilleuse : que la terre était ronde comme une boule et que le soleil qu'ils voyaient à l'horizon en éclairait l'autre hémisphère. Enfin il parlait si souvent et avec tant de plaisir des météores et des astres, qu'on l'appelait le jeune astrologue. »

Les arts libéraux qu'il étudiait comprenaient alors trois parties : grammaire, rhétorique et philosophie. Lorsqu'on avait passé les examens, on était proclamé maître ès arts, quelque chose comme ce que nous appelons aujourd'hui bachelier, premier grade sans lequel on ne pouvait accéder aux études supérieures. La tradition rapporte que, lorsque Michel de Nostredame eut entrepris la philosophie (c'est-à-dire l'étude des ouvrages d'Aristote, de Plin et autres savants de l'antiquité), il y excella si bien qu'il advint plus d'une fois que son régent le laissât faire la leçon à sa place. C'est fort possible : élevé par un docteur en médecine renommé, petit-fils d'un autre, il avait bien pu être instruit par eux de beau-

(1) Son bisaïeul, dit Chavigny.

coup de choses que ses condisciples apprenaient, eux, pour la première fois.

Quoi qu'il en soit, c'est à Montpellier, et non plus en Avignon, qu'il apprit la « philosophie en théorie de médecine ». Pourquoi cela? Parce que l'Université d'Avignon n'était pas brillante : le droit seul y était enseigné avec quelque lustre; or notre héros devait être médecin comme ses deux grands-pères qui s'étaient distingués dans cet état : telle était la tradition de sa famille. Nos ancêtres, en effet, n'avaient pas les mêmes idées que nous sur la vocation et n'étaient pas individualistes le moins du monde : il était d'usage que le fils suivit la même profession que son père, et c'est ainsi qu'on voyait des générations de bouchers, de gens de loi ou de savants, voire d'artistes, de peintres; aux XVII^e et XVIII^e siècles, on en verra même de secrétaires d'État, de ministres comme nous disons, ce qui de nos jours peut paraître étonnant. Le principe d'hérédité ne s'appliquait pas aux familles royales et seigneuriales seulement : il s'appliquait à toutes les familles, et en fait cela réussissait fort bien.

Donc le jeune Michel de Nostredame conquiert le grade de maître ès arts. Il ne lui restait plus qu'à se faire inscrire régulièrement à la Faculté de médecine; mais auparavant il voulut faire un voyage d'étude dans les villes et universités du Midi, s'appliquant à la « pharmacutrie » ou pharmacie, et à la « cognoissance et perscrutation des simples par plusieurs terres et pays (...), incessamment courant pour entendre et savoir la source et origine des plantes ». C'était, vraisemblablement, un usage assez répandu alors chez les étudiants, que d'aller écouter dans les diverses universités l'enseignement des humanistes réputés afin de se perfectionner dans les *litterae humaniores*, exactement comme les compagnons ouvriers faisaient leur tour de France. C'est, en tout cas, ce que fit Rabelais entre 1527 et 1530, comme Nostradamus entre 1525 et 1529, et il est fort possible qu'ils se soient rencontrés à Toulouse et à Bordeaux avant de s'inscrire tous deux à l'École de médecine de Montpellier.

Pour vivre, les écoliers qui n'avaient pas d'argent s'arrangeaient comme ils pouvaient, et ceux qui apprenaient la médecine ne se privaient pas de soigner les malades moyennant finances. C'est que la profession médicale était bien loin d'être réglementée comme aujourd'hui. Certes, le grade de maître ès arts ne donnait pas le droit de l'exercer; pourtant beaucoup de maîtres, ès arts, sous prétexte de familiarité avec Hippocrate et Galien, se faisaient médecins traitants. Jules-César Scaliger n'eut jamais le moindre titre médical : cela ne l'empêchait point d'exercer la médecine, et même de couvrir de sarcasmes et d'invectives les « produits de Montpellier ». Ne nous étonnons donc pas si Nostradamus, comme le dit son premier biographe, pratiqua la médecine bien avant d'avoir commencé à l'apprendre officiellement. Cette science, d'ailleurs, n'était pas alors affaire de spécialistes uniquement : tous les érudits estimaient s'y entendre.

* * *

La Renaissance des lettres, en France, est avant tout un mouvement philologique (comme on parle aujourd'hui). C'est un simple retour aux « sources ». L'intelligence pure n'a pas grand-chose à voir là-dedans, et il n'est pas un philosophe durant la Renaissance qui puisse entrer seulement en comparaison avec les métaphysiciens de la grande école scholastique du moyen âge. D'ailleurs on est bien loin, au fond, de rompre avec le moyen âge : le *credo* de l'autorité garde toute sa force et l'on continue d'admettre que certains génies quasi divins du passé ont mis dans leurs ouvrages l'essentiel de toute pensée, de toute science. Seulement leurs textes se sont corrompus et ont été obscurcis par cette « broderie de gloses » dont parle Rabelais. Il faut l'écartier et revenir à la source. Voilà tout.

C'est faute de bien entendre cela qu'on se fait souvent une idée si fautive des rapports de la Renaissance et de la Réforme française, au moins de la première Réforme, avant Calvin. Au début du XVI^e siècle, tous les humanistes ou, comme nous dirions, les intellectuels, souhaitaient une réforme de l'Eglise. C'est d'abord que certains abus ecclésiastiques étaient vraiment par trop choquants pour le bon sens. C'est aussi que l'esprit critique et, en l'espèce, philologique renaissait : on voulait revenir aux sources, aux textes sacrés, à la Bible, et faire disparaître cet amas de commentaires, philosophiques plus ou moins, dont on les avait obscurcis de siècle en siècle. Au début, la Réforme n'est guère qu'un état d'esprit. Puis de 1536 à 1550 l'influence de Calvin s'établit, triomphe et la Réforme change de caractère. Le libre examen, l'esprit critique était son principe : l'homme de Genève brise avec tout cela et établit un dogme : en somme, Michel Servet fut par lui brûlé en tant que schismatique. Les gens qui avaient gardé, comme Rabelais, l'esprit de la première Réforme, ne sont plus aux yeux de Calvin que des « libertins » (le mot est de l'époque), les plus haïssables des hommes.

On peut donc dire, en gros, que pour les intellectuels de la Renaissance toutes les sciences se résument en une science qui n'a pas encore son nom : la philologie. En effet, puisque l'essentiel s'en trouve dans les livres des anciens, il n'est que de déchiffrer ceux-ci. Ce n'est pas facile : les manuscrits qu'on possède sont corrompus, défigurés par les interprétations, les commentaires, les développements; il faut mettre au jour les bonnes copies, corriger les mauvaises leçons, établir des textes purs. Mais pour cela il faut connaître pleinement les langues antiques, rompre avec le latin du moyen âge, revenir au latin pur; il faut apprendre le grec, et que de difficultés à cela, sans grammaires, sans dictionnaires, ou peu s'en faut! Songez que si peu de gens le savent encore! D'ailleurs, il est si suspect à l'Eglise que Rabelais a dû quitter son couvent de cordeliers parce qu'il l'étudiait, et qu'environ le temps où Nostradamus séjourne à Bordeaux, une simple lettre en grec (signée d'Erasmus, il est vrai) suffira à faire arrêter et emprisonner par le Parlement de Toulouse un personnage illustre et fort bien en cour comme l'évêque de Rieux, Jean de Pins, excellent prêtre et ancien ambassadeur du roi.

La médecine, comme le reste, n'est qu'une branche des *litterae humaniores*. L'observation directe, en effet, n'y a encore qu'un rôle infime. On étudie la physique, la physiologie, l'anatomie en étudiant Aristote; en étudiant Plin et Théophraste, on étudie l'histoire naturelle; c'est dans Hippocrate, Galien et autres qu'on apprend la médecine. Car connaître les ouvrages des anciens, c'est la connaître. Voilà pourquoi tous les humanistes sont compétents en médecine et au point que beaucoup prennent leur doctorat. Jusqu'au XV^e siècle, la médecine arabe avait régné absolument à Montpellier, et au temps de Nostradamus la moitié des cours, ou peu s'en faut, se faisait encore sur Avicenne (1); mais tous les « jeunes », comme nous dirions, l'attaquaient et reprochaient aux Arabes, en général, d'avoir corrompu les préceptes des anciens : là, comme ailleurs, la Renaissance voulait revenir aux sources. En tout cas, il n'était personne pour qui une référence à un manuscrit grec bien écrit n'eût infiniment plus de poids que les enseignements de l'expérience; « l'autorité » restait le souverain critérium. Au début du XVII^e siècle encore, Riolan objectera à Hervey que les anastomoses entre les grosses artères et les grosses veines existent nécessairement puisque Galien les a décrites, et Primerose lui dira : « Voudrais-tu faire entendre que tu sais ce qu'Aristote ignorait? Aristote a tout observé et personne ne doit se risquer à la contredire ». Molière n'exagère guère : « Monsieur, dit le paysan au médecin, il n'en peut plus et il dit qu'il sent dans la tête les

(1) En 1557, on cessera tout à fait de l'enseigner.

plus grandes douleurs du monde. — Le malade est un sot, réplique le docteur, d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal. Et lorsque Rabelais publie son édition des *Aphorismes* d'Hippocrate, il ne songe pas un instant à contrôler par l'expérience les dires du médecin grec : il s'efforce seulement de corriger les leçons suspectes, de les remplacer par d'autres. Enfin, c'est Nostradamus lui-même qui rapporte qu'Erasmus ayant demandé à Nicolas Leonicensi, de Ferrare, « pourquoi il ne pratiquait et visitait les malades », l'autre « lui répondit, comme il avoit de coutume, sagement, qu'il faisoit beaucoup plus de profit et utilité d'apprendre les autres en lisant, qu'en exerçant, et moins de fâcherie, car il n'est possible que un personnage qui a beaucoup de malades à voir, qu'il puisse ne étudier, ne rien écrire ». Il faut se pénétrer de cela afin de comprendre pourquoi Nostradamus (car il devait déjà latiniser son nom), Rabelais et bien d'autres jugeaient utile de faire leur tour de France et d'écouter l'enseignement des humanistes célèbres de leur temps avant de s'inscrire régulièrement à une faculté de médecine.

Lorsqu'il partit en 1525, Nostradamus avait vingt-deux ans. On l'imagine cheminant par petites étapes sur sa mule, herborisant et s'informant des simples (comme Rabelais qui y prit toujours grand intérêt), causant avec les apothicaires et s'enquérant des recettes de médicaments et de confitures dont il devait faire plus tard un soigneux recueil. En 1526, il passe en Avignon (c'est lui-même qui nous le dit), où il apprend à composer une gelée de coings « d'une souveraine beauté, bonté, saveur et excellence, propre pour être présentée devant un roy et qui se garde bonne longuement », si délicate, en effet, qu'on en fait un présent à Mgr le grand-maître de Rhodes à son passage dans la ville. De là, il gagne Toulouse et Bordeaux.

Toulouse avait alors son Capitole comme Rome et, si elle n'avait plus ses consuls, ses magistrats municipaux s'intitulaient fièrement barons du Capitole ou capitouls. Mais celle que Martial, Ausone et Sidoine Apollinaire appelaient la ville de Pallas et saint Jérôme la Rome de la Garonne avait bien perdu de son libéralisme passé. Depuis trois siècles l'Inquisition y régnaît; ses habitants étaient devenus les plus intolérants du royaume; et Michel Servet déclare que Saragosse même, où il venait de passer trois ans, était moins bourdonnante de messes, moins sonnée de cloches et moins fournie de reliques. Aussi bien Jean de Cahors n'aurait pas tardé à être brûlé sur la place Salins (1532) et Jean de Boyssoné, le bon vivant, condamné à l'amende honorable (1532). Sous l'arche centrale du nouveau pont Saint-Michel, achevé en 1508, pendait une grande cage de fer où l'on enfermait les blasphémateurs avant de les plonger dans la Garonne jusqu'à tant que mort s'ensuivit.

C'est une erreur, au reste, que de croire que les universités font florir le libéralisme intellectuel; en fait, cela ne se vérifie pas le moins du monde. Au moyen âge, c'était la Sorbonne qui donnait le ton à celle de Paris, et l'on sait assez qu'Oxford ne s'est pas toujours montrée fort progressiste; quant aux universités d'outre-Rhin, elles étaient avant la guerre ce qu'elles sont redevenues depuis; on sait que ce sont les étudiants qui viennent de donner le signal des autodafés de livres à Berlin. Cette constatation, qui peut étonner d'abord, surprendra moins si l'on songe que l'esprit « professeur » est l'antithèse même de l'esprit critique; je dis l'esprit « professeur » et non l'esprit « savant », qui peuvent se superposer dans un même individu, mais ne sauraient se mélanger... Le fanatisme de Toulouse ne nuisait donc pas à son université. Celle-ci était célèbre par son école de droit, et une foule d'étrangers, Espagnols, Allemands, Anglais, y venaient étudier Accurse et Barthole. Mais sa faculté de théologie et sa faculté des arts (où l'on enseignait aussi la médecine) n'étaient pas sans lustre, et

l'Université au total ne renfermait pas moins de dix mille écoliers.

Ceux-ci, s'ils laissaient à l'occasion « brûler leurs régents tout vifs comme harengs saurets », étaient au temps de Nostradamus excellents danseurs, bons escrimeurs, et renommés pour leur adresse à faire voler le pesant *espadon* ou épée à deux mains. Mais tout porte à croire que le jeune Juif goûtait peu ce sport violent. Prit-il seulement la peine d'aller visiter, comme Pantagruel, cet antique moulin de Bazacle, sur la Garonne, le plus beau du royaume, et où la merveille n'était pas tant le grand nombre des meules, que la hardiesse de la chaussée qui coupait le fleuve en biaisant d'un bord à l'autre et faisait une cascade surprenante? En revanche, il dut suivre les cours renommés du « très docte et vertueux » Jean de Boyssoné et voir plus d'une fois Mgr Jean de Pins, l'évêque de Rieux, qui vivait plus souvent dans son appartement du couvent des Carmes ou dans sa grande maison de Toulouse que dans son petit diocèse (qu'il administrait pourtant fort bien), et dont le style latin, quoiqu'à vrai dire peu correct, faisait alors l'admiration de tous les lettrés d'Europe.

Les quelques particularités que nous savons sur ce premier voyage de Nostradamus dans les villes de la Garonne, c'est par quelques mots qu'il nous en dit dans son *Opusculum*. Comme il n'y distingue pas ce premier voyage de celui qu'il fit aux mêmes lieux une dizaine d'années plus tard, il n'est pas possible de savoir s'il prenait dès lors aux « produits de beauté » (car nous appelons cela présentement) et aux recettes de confiture « tant d'intérêt qu'il en prit par la suite. N'oublions pas que son propre grand-père paternel avait eu jadis des ennuis pour le goût qu'il avait de lui-même concasser ses drogues, piler ses herbes et composer ses pâtes. Nostradamus avait de qui tenir et il est vraisemblable qu'il ne manquait pas d'aller dès lors visiter curieusement les apothicaires et épiciers.

L'Université de Bordeaux devait lui laisser plus de loisirs pour cela que celle de Toulouse : elle brillait alors si peu que les jurats se trouvaient sur le point de congédier une grande partie des professeurs en raison de la pénurie des étudiants. Dans la ville, notre homme, pas plus que Pantagruel, « ne trouva grand exercice sinon des gabariers jouant aux luettes sur la grève » (c'est un jeu de cartes espagnol et les gabariers sont les déchargeurs de gabares, les dockers). Il y apprit du moins plusieurs bonnes recettes de confitures et je l'imagine courant les étroites et puantes rues, où les ordures formaient dans le ruisseau central des collines pourrissantes que personne n'ôtait jamais, pour visiter les principaux droguistes. C'était déjà la cité des commères fortes en gueule, et les tripières de la rue Maucoyade (Mal Coiffée) ni les poissonnières de la rue Maubec (Mauvais Bec) ne le cédaient en rien aux écaillères des Halles parisiennes : on n'avait trouvé d'autre moyen de les calmer que de leur infliger des amendes de dix sols, et celles qui ne pouvaient payer étaient trempées trois fois de suite dans la Garonne, ce qui ne manquait pas de les réfrigérer.

En 1528 la peste apparut, bientôt suivie de la famine. C'est alors que Nostradamus commença, je pense, d'exercer la médecine bien qu'il n'eût encore aucun titre qui le lui permit; mais on n'était pas là-dessus aussi regardant qu'aujourd'hui. Puis il regagna Montpellier. Espérons qu'il ne déménagea pas à la cloche de bois; en ce temps-là les étudiants, surtout en cas de peste, ne faisaient pas le moindre scrupule de s'en aller sans payer leur foyer.

JACQUES BOULENGER.

Tripartite

Des ballons d'essai sont lancés périodiquement pour tâter le pouls de l'opinion au sujet d'une tripartite éventuelle. Tous ceux que cette manœuvre intrigue seraient fort curieux de découvrir le nom du personnage ou du groupe qui se cache derrière le mystérieux : « ON nous informe que... » Mais il paraît que les règles du jeu exigent que le plus grand secret soit tenu. Cela permet à l'imagination toutes sortes d'hypothèses qui font s'attarder l'opinion publique sur la possibilité de cette tripartite.

De telles manœuvres se sont produites de tout temps, et le rôle de la presse d'information est d'en remplir ses colonnes. Ce qui peut paraître plus étonnant, c'est l'écho que rencontrent ces allégations dans certains milieux. Ainsi telle personnalité catholique de premier plan ayant affirmé avec solennité que les catholiques n'accepteront plus la tripartite, on entend tel de ses familiers déclarer ouvertement que nous y allons tout droit. Tous les parlementaires catholiques, pris individuellement, sont adversaires de la tripartite, mais beaucoup d'entre eux croient à la fatalité de son avènement. Et il est curieux d'être obligé de faire remarquer que pour réaliser une tripartite... il faille être trois ! Que par conséquent sans parti catholique une telle façon de gouverner est impossible ; que les chefs politiques des différents groupements se sont catégoriquement prononcés contre la tripartite ; et qu'il faut en conclure qu'il n'y a donc pas lieu d'en envisager l'éventualité.

Comment se fait-il que devant une position aussi nettement prise, et qui se trouve être en parfaite concordance avec l'état d'esprit de l'opinion publique, les champions du tripartisme fassent de continuelles essais, anonymes, je le veux bien, mais qui cependant devraient leur paraître vains et même desservir leur cause par des échecs accumulés. Pourquoi ? Mais c'est la clef de toute notre vie politique, de notre décadence politique. C'est parce que l'on sait que nos chefs politiques n'ont pas confiance en eux-mêmes ; c'est parce que l'on a vu à maintes reprises les plus beaux serments n'être que de vaines paroles ; c'est parce que l'on n'ignore pas que certaines questions de personnes continuent à l'emporter sur le bien commun ; c'est parce que le parti catholique compte dans sa représentation trop de personnalités biaisées, usées, vidées de dynamisme, ébranlées par l'évolution de notre société, et qui n'ont plus la conviction nécessaire pour opérer un redressement, pour avoir une volonté solide, un programme d'action positive. On sait qu'ils ne vivent qu'au jour le jour, qu'ils n'ont pas un plan général d'action fondé sur une doctrine vaste et complète. On n'ignore pas que les grands principes qu'ils défendent, sans les concrétiser, servent de camouflage à leur manque d'imagination et à leur paresse intellectuelle. Et nos adversaires savent aussi que quand un plan de réorganisation générale de l'administration, de l'Etat, quand un esprit de réorganisation anime un gouvernement, c'est fini avec la petite vie politique facile. C'est la lutte qui commence. Le parti catholique est au pouvoir et doit y rester non pas uniquement pour y être, mais pour sauver le pays en sauvant le régime. Tâche ardue, ingrate, trop lourde pour certaines mentalités ; voilà pourquoi les partisans de la tripartite, cette politique du moindre effort, attachent actuellement le grelot, dans l'espoir de voir les faibles tomber dans leur piège.

* * *

Après la dernière campagne électorale, après les écrits, les paroles et les promesses faites depuis près d'un an, ce serait de

la part des catholiques un acte de déloyauté et de vilénie que d'admettre la tripartite. Ce serait en tout cas dans toute la jeunesse catholique un tel mouvement d'indignation, un tel sursaut de colère, un tel dégoût vis-à-vis de la politique et des politiciens, qu'il faudrait s'attendre à voir immédiatement s'orienter la jeunesse vers d'autres formes de gouvernement, et jeter le trouble dans notre vie politique.

Le régime parlementaire est suffisamment discrédité pour nous commander un maximum de prudence, si nous voulons éviter un régime dictatorial. Cette dictature n'est pas rien qu'un épouvantail, et on détourne trop facilement l'attention en nous parlant de Mussolini et d'Hitler. Si on me permet cette expression, je dirais qu'il existe deux manières de dictature : la dictature positive, de la force, et la dictature négative, celle qui reste occulte, qui commande effectivement, sans responsabilité, camouflée derrière un gouvernement qui ne gouverne pas. Une telle dictature accompagnerait fatalement l'avènement d'une tripartite.

Le gouvernement tripartite n'est pas un gouvernement parlementaire. C'est un parlement sans gouvernement, qui, proportionnellement à l'importance de ses partis, délègue à certains de ses membres le pouvoir exécutif. Les membres les plus influents des différentes coteries parlementaires reçoivent ce pouvoir, jusqu'au moment où d'autres coterie se forment pour les remplacer. De tels gouvernements dits nationaux vivent aux dépens de la nation, la vident de sa substance, en sont les parasites. Il n'y a plus de séparation entre l'exécutif et le législatif. L'exécutif émane du législatif ; il s'en réfère à lui ; il lui obéit en allant y chercher ses directives ; il n'est plus contrôlé par le législatif, mais dirigé par lui ; c'est la perfection de la démocratie politique au moment où elle se confond avec la suppression de l'autorité, du pouvoir, avec l'anarchie.

L'excellent article d'Et. de la Vallée Poussin, dans le dernier numéro de la *Revue Générale*, souligne les dangers que court notre régime politique. Presque tous sont nés de nos gouvernements tripartites qui ont complètement faussé la machine parlementaire, qui ont désappris aux Chambres à rester dans leur mission législative et de contrôle, et à la remplir, et qui n'ont pas appris à nos gouvernants à se montrer des dirigeants indépendants et responsables.

Un gouvernement parlementaire doit connaître une opposition forte, âpre, et, si ce n'est trop demander, intelligente. La mentalité de notre population s'est traduite avec assez de précision et de constance dans les différents scrutins de l'après-guerre pour que l'on puisse affirmer qu'au parti socialiste revient le rôle très utile d'être l'opposition de Sa Majesté. Puisque nous vivons sous le régime parlementaire, suivons-en les règles.

En conclusion, il est absurde de reparler de tripartite. Les catholiques et la presse doivent marquer sans aucune restriction que le parti catholique a pris une position bien nette, que c'est une insulte aux chefs catholiques que de les croire susceptibles de faire pareille pirouette. Pour que le mois de juillet se passe sans embardées parlementaires, il faut fermer toutes ces portes de sortie qui peuvent attirer des hommes politiques pour qui l'occasion du moment sert tout à la fois de doctrine et de principe d'action.

Il n'y a que deux hypothèses possibles : un ministère catholico-libéral, ou un ministère anticlérical. L'opinion doit être convaincue que telle est bien la réalité politique, et que tout le reste n'est que manœuvres de ceux pour qui l'action d'un gouvernement comme celui que nous avons actuellement est un obstacle aux dictatures occultes.

CHARLES VAN RENYNGHE DE VOXVRIE.

La pêche belge à travers les âges⁽¹⁾

Dans le domaine de l'histoire de la pêche, le champ d'exploration offert à nos chercheurs reste particulièrement vaste. Car, en cette matière, les investigations furent jusqu'à présent peu nombreuses. Tout se borne aux précieuses contributions apportées à l'histoire d'Ostende et de Nieuport par M. Edouard Vlietinck, aux études fouillées de mon collègue M. Albert de Burbure, enfin à des communications de Frans Bly et Omer Wattez.

La plus grande part de ce magnifique passé demeure encore enfouie dans les archives ou tant de vieilles chartes, comptes et correspondances attendent encore un complément méthodique de fouilles.

Je vais néanmoins tenter d'esquisser quelques phases de l'existence de nos entreprises de pêche à travers les âges.

* * *

Les Ménapiens — que Jules César ne réussit pas à subjuguier — étaient des pêcheurs émérites. Et c'est, chez eux, que les Romains trouvèrent à la fois les bateaux et marins nécessaires pour la conquête de l'Angleterre. Ces mêmes Ménapiens on les retrouve au VI^e siècle sur la côte orientale d'Angleterre, faisant connaître aux habitants la pêche aux harengs. Les archives de la *Free Fair* de Yarmouth font, au XI^e siècle, mention de la visite régulière de nos compatriotes

C'est à partir de cette époque que le hareng commence à jouer un rôle primordial dans l'alimentation de divers peuples. Une charte de 1183 — conservée à Nieuport — contient une clause importante concernant la pêche du dit poisson.

Le commerce du hareng, vu la difficulté de le conserver — tant à bord que pendant le transport à terre — traverse cependant des hauts et des bas. C'est alors que nos compatriotes, remplaçant les cendres de tourbe par le sel marin et le sel gemme, arrivent à perfectionner leurs salaisons.

Mais, dans ce domaine, une invention allait bientôt révolutionner la pêche au hareng et donner à nos corporations de pêcheurs une bienfaisante impulsion. Vue sous l'angle du progrès moderne, cette invention peut aujourd'hui paraître, à nos yeux, comme fort simple. Mais, aux temps reculés dont nous parlons, ce perfectionnement eut une signification particulière. Il contribua à assurer, sur une vaste échelle, l'alimentation de beaucoup de populations. Il s'agit de l'encaquage du hareng, que les marins flamands eurent le privilège de pratiquer pour la première fois. Grâce à ce nouveau procédé, qui assurait une conservation efficace du poisson recueilli, les chaloupes — désormais affranchies de l'obligation de ne pas s'éloigner des côtes — pouvaient aller pêcher dans des parages fort éloignés et, à leur retour, expédier leurs cargaisons dans des centres beaucoup plus lointains. La république des Pays-Bas allait tirer de ce mode de conservation un parti immense. A tel point qu'un dicton populaire ne craint pas d'affirmer qu'Amsterdam fut bâtie sur des arêtes de harengs.

C'est vers la fin du XIV^e siècle que l'encaquage du hareng se généralisa dans divers pays. Les initiateurs furent Jean Kriens, d'Ostende et Guillaume Beukels. Ce dernier était né à Biervliet

(1) Traduction de l'allocation flamande prononcée, au Palais des Académies de Bruxelles, en présence du Roi, à la séance inaugurale de la Section d'histoire de la Ligue Maritime Belge.

ou à Hughevliet, villages de pêcheurs situés dans le nord de la Flandre Orientale, c'est-à-dire une région qui, sous le nom de Flandre Zélandaise, ne fut séparée de notre pays qu'en 1664.

L'invention de Beukels eut un tel retentissement que successivement la Hollande, l'Angleterre, la Finlande et la Russie revendiquèrent notre compatriote comme étant né chez eux.

A partir du moment où l'encaquage permit d'étendre considérablement le rayon d'action de nos barques, Damme, Raverszyde, Middelkerke, Westende et surtout Nieuport développent leur flottille, rivalisant d'ardeur pour l'approvisionnement d'un hinterland de plus en plus étendu. Nous expédions alors le hareng, non seulement dans la région rhénane, mais aussi à Rouen, Reims, Troyes, Orléans et jusque dans certaines villes anglaises.

En 1474, les pêcheurs de Nieuport rapportent huit mille cent tonneaux de harengs et ceux d'Ostende dix-huit mille. De 1493 à 1580, la moyenne annuelle de la pêche harengière ostendaise atteint 140,000 livres parisis. Ce magnifique résultat provoque la jalousie des pêcheurs de Damme. Et l'on voit ces derniers accuser leurs confrères d'Ostende d'imiter leur marque sur les tonneaux expédiés. Se joignant aux pêcheurs de Nieuport, ils vont même jusqu'à demander la fermeture du port d'Ostende.

Les tonneliers, fabricants de filets et de sel, voiliers, constructeurs de bateaux ne suffisent plus aux commandes. D'autre part, l'introduction du hareng sur des marchés éloignés fait connaître le port d'Ostende. Un fret de retour y afflue.

Charles-Quint, qui attachait un vif intérêt à notre florissante industrie de la pêche, se faisait adresser chaque année le premier tonnelet de harengs encaqués débarqué sur le littoral belge. Même après sa volontaire abdication, il exigea l'envoi en Espagne de ce poisson aimé entre tous.

* * *

Au XV^e siècle, nous voyons se créer la pêche du cabillaud au hameçon (*hoekwant of haakvisserij*). Pratiquant d'abord cette pêche au Doggerbank, nos barques étendirent plus tard leur champ d'action jusque près de Yaland et Terre-Neuve. Les Nieuportois furent, en cette matière, de grands pourvoyeurs. Aussi leur donna-t-on le nom de « mangeurs de cabillauds ».

Cette pêche dans les eaux de Yaland et de Terre-Neuve resta pendant longtemps inséparable de la vie des populations de l'extrême coin occidental de notre pays. Jusqu'à la fin du siècle précédent, nombreux furent les pêcheurs de la Panne, d'Oostduinkerke et de Nieuport qui, chaque année, allaient s'embarquer sur les goélettes dunkerquoises partant pour l'Islande.

Attentifs à toutes les inépuisables richesses de la mer, nos entreprenants pêcheurs ne négligèrent pas la pêche à la baleine. La pratiquant d'abord dans la mer du Nord, ils poussèrent plus tard jusqu'au Spitzberg et au Groenland. Puis, s'orientant dans la direction sud, prospectèrent les côtes espagnoles et du littoral septentrional de l'Afrique. Aux archives de Nieuport reposent divers octrois comaux, datant du XIV^e siècle, et relatifs à cette pêche à la baleine. La chair de ce cétacé faisait alors partie de l'alimentation coutumière. Elle entraînait dans la composition des menus des hôpitaux. Et on s'en régala au dîner de fiançailles de Charles le Téméraire à Bruges.

Au commencement du XVII^e siècle des entreprises de plus vaste envergure s'organisent pour la pêche à la baleine. En 1694, nous voyons partir un baleinier pour le Groenland et un autre pour les côtes d'Espagne. A Bruges et à Ostende, une série d'autres armements se succèdent pour ces expéditions spéciales.

Le Brugeois Seghers — qui dirigeait une société d'Amsterdam créée pour faire la chasse dans les eaux de l'île de Spitzberg et dans le Pacifique, près de l'île Maurice — offrit d'établir une station

dans la première de ces îles. Cette entreprise réussit. Et ainsi notre compatriote devint le premier hivernant volontaire dans les mers polaires.

Mais, en 1648, le funeste traité de Munster, qui provoque la fermeture de l'Escaut et la décadence du port d'Anvers, paralyse aussi notre brillant esprit d'entreprise. Imitant les marchands, industriels et marins, nos pêcheurs vont, dans des pays plus septentrionaux, contribuer à la prospérité de leurs hôtes.

Ostende et Nieuport, bien que peu soutenus par les autorités de l'intérieur, s'efforcent de réagir. En 1699, les représentants de ces deux villes, auxquels s'étaient joints ceux de Bruges, organisent une sorte de congrès ayant pour but d'amener le pays à s'abstenir de poisson importé massivement par la Hollande. Peine perdue. Car nos voisins, loin de désarmer, tentent d'obtenir du gouvernement espagnol que la pêche soit interdite aux Belges dans un rayon dépassant les eaux territoriales, c'est-à-dire cinq milles.

Lors de la création de la Compagnie d'Ostende, on tenta de faire revivre la pêche maritime sur une vaste échelle. Les deux principaux artisans de cette résurrection furent le capitaine la Merveille et de Schonamille. On fonda à Ostende et à Nieuport des sociétés pour la grande pêche et la pêche à la baleine. Un Liégeois, le baron de Sotelet, provoque également d'autres initiatives. Après quelques fructueuses campagnes, ces diverses entreprises finirent par décliner.

Pourtant, un peu avant la Révolution brabançonne, à l'époque où la libération de notre Escaut semblait s'affirmer, on crée à Furnes-Adinkerke une grande entreprise de pêche maritime. Le gouvernement ayant interdit momentanément l'importation du poisson étranger, nos chaloupes se montrent derechef sur le Doggerbank, dans les eaux de Shetland, Terre-Neuve et de l'Islande. Dans le but de se passer des apports étrangers, on fonda des sociétés de pêche jusqu'à Bruxelles et Namur. A la même époque, Ostende et Nieuport virent naître leurs premiers parcs à huitres. Tandis que, au moment même où Mirabeau, stipendié par la Hollande, nous combattait en faisant paraître *Doutes sur la liberté de l'Escaut*, s'édite également en Hollande un autre pamphlet — émanant sans doute de la même plume — et intitulé *Ali Mustapha d'Alger à Abraham*. Dans cette diatribe, nos entreprises de pêche sont accusées d'affamer le peuple et de vendre le poisson à des prix usuraires.

Ici encore nos intérêts nationaux manquent d'appui gouvernemental. La lutte est vraiment trop inégale. La pêche belge reste livrée à ses propres forces.

Nous voilà maintenant arrivés au tournant de l'histoire moderne. En parler serait sortir du cadre de ce rapide aperçu rétrospectif.

Pour conclure, qu'il nous soit pourtant permis de faire remarquer que, malgré toutes les vicissitudes que les Belges eurent à supporter pendant tant de siècles, nous pouvons envisager avec fierté le magnifique passé de nos vaillantes populations de pêcheurs. Admirons les efforts incessants qu'ils multiplièrent dans le but d'assurer à notre pays une vie économique tout à fait indépendante. Leur esprit d'énergie, d'entreprise et d'activité n'a cessé de rester intact. C'est à nous d'utiliser cet agglomérat de forces obscures, mais vivaces, pour la grandeur de notre chère patrie.

ARTHUR ROTSAERT.

Rions-en !...

Si seulement les hommes voulaient rire aussi bien que pleurer, la situation présente de ce que fut la Chrétienté leur fournirait ample matière. Il est bon, d'ailleurs, de rire à travers ses larmes comme avril, ou comme Andromaque, si mes souvenirs sont exacts, dans le sixième chant de l'*Illiade*.

Pour rire, les occasions abondent. Il y a, tout d'abord, le grand match en un nombre illimité de *rounds* entre l'usurier international et le contribuable. A l'heure où j'écris — comme disaient les diplomates avant l'invention du télégraphe — les usuriers semblent avoir gagné une nouvelle manche. Depuis longtemps, leur but était de faire peser sur les épaules du contribuable le poids des dettes internationales autres que les dettes qu'on leur doit à eux. Si le contribuable américain avale ce qui vient d'être conclu entre la Banque d'Angleterre et les usuriers internationaux à propos du versement partiel aux Etats-Unis, c'est ce contribuable qui paiera ce que nous nous étions engagés à payer. Le hic de l'affaire, c'est que l'usurier international n'en agit pas de la sorte par amour pour nous et il peut fort bien se faire que son prochain coup nous atteigne, nous, en pleine mâchoire. Peu importe, d'ailleurs : soyons heureux aussi longtemps que cela dure!

Je reconnais et je confesse avoir toujours cru et toujours dit que l'opinion publique américaine était trop avertie pour accepter que « la chose » soit faite aussi rapidement. Je pensais que l'Angleterre aurait, pour le moins, trois versements à faire. Mais si les banquiers internationaux de New-York ont réussi leur coup à l'aide de l'ajournement du Congrès de Washington, nous sommes libres — et c'est le cher cousin anglo-saxon qui paiera à notre place.

* * *

A propos de ces Messieurs, la corruption en gros dont il a été question dans les nouvelles d'Amérique, ces derniers temps, fournit également ample matière à rire. Non pas que la corruption pratiquée par les grandes banques — cédant à des privilégiés des actions à 40 qui seront nécessairement vendues le lendemain à 59 — soit en elle-même particulièrement drôle. Ce n'est là que drôlerie commune telle que voler à la tire ou payer en secret une commission au directeur de votre concurrent. Non, la grande drôlerie commence à la lecture des commentaires que les journaux consacrent à ce genre de « transactions ». Tous nous ont crié bien haut qu'il faut être ou très mauvais, ou très ignorant, ou les deux à la fois, pour y trouver à redire. Une firme aussi honorable ne peut-être suspectée, voyons! Les pauvres diables de la presse connaissent le monde, eux; et si les pauvres diables que nous sommes, nous, connaissent seulement le monde aussi bien qu'eux, nous comprendrions que cette soi-disant corruption n'est qu'une procédure des plus normales. Voilà qui rappelle la réponse classique d'Isaac dans l'affaire Marconi : « Cela se pratique quotidiennement dans la Cité! »

* * *

Et que dire de la Grande Conférence Mondiale ou planétaire réunie dans cet endroit funèbre qu'est le Musée Géologique où, après le départ des politiciens professionnels de toute tribu et de toute langue qui y siègent en ce moment, des collections de fossiles prendront leurs places? On m'a dit de ne pas en rire. J'ai lu (toujours dans les journaux) que le moment est solennel, l'heure la plus importante depuis la retraite de Moscou, affirme l'un; l'heure la plus importante depuis la mort de la reine Victoria, remarque un autre : en tous les cas, rien qui prête à rire...

Et je ne puis m'empêcher de rire... Pensez donc à cette masse de politiciens professionnels réunis en bande pour exterminer, en quelques semaines, l'avarice, la jalousie, la haine, la bêtise, l'erreur et cette démanigaison de gagner toujours plus! Et tout cela est à réaliser par les discours de quelques-uns d'entre eux parlant de choses dont ils ne savent rien, discours écoutés par les autres qui ignorent généralement la langue employée, discours dont le sens leur échappe, même quand ils en ont un. Pensez-y, rêvez-en, homme dissolu, comme disait le poète Hood...

Drôle! Extraordinairement drôle! Voyez-en la drôlerie, et votre santé s'en trouvera meilleure.

* * *

Puis il y a Hitler à la figure écrasée, et l'espèce de Prussien appelé Nazi qui frappe d'innocents jeunes délégués à un congrès catholique, blessant les uns, tuant les autres, le tout pour célébrer l'alliance entre l'Église et le grand mouvement nordique.

Puis il y a le Pacte à quatre, sur lequel je pourrais m'étendre. Je suis si riche, à ce sujet, que j'ai dans mon parc toute une rangée de cages en fer remplies de pactes bien étiquetés et agissant chacun selon sa vertu propre. Il y a les Quatorze points de M. Wilson qui occupent un pavillon spécial où ils volent de branche en branche; il y a Spa, il y a Cannes, il y a Gênes, il y a Locarno, il y a la maison Kellogg... Oh! admirables créatures de Dieu, ou plutôt de l'homme!

Et en voici encore un! Il me trouble quelque peu, car j'ai bien peur que les quatre ne s'entendent guère...

J'ai lu un jour dans un livre de Charles Kingsley qu'une femme grecque du nom de Pandora possédait une caisse renfermant tous les maux de l'humanité. La caisse devait être énorme... Grande à faire paraître mesquines les grosses malles de voyage des dames américaines. Toujours est-il que tous les maux s'y trouvaient. « Un jour, nous dit Kingsley, la dame ouvrit la caisse sous un prétexte quelconque, et voilà tous les Maux qui s'envolent, car ils ont des ailes, personne ne l'ignore, et ils aiment l'air frais. Mais, ajoute Kingsley, au fond de la caisse restait cachée une chose appelée : l'espérance. »

Kingsley se trompe. Ce qui restait au fond de la caisse, c'était le rire...

HILAIRE BELLOC.

VIENNENT DE PARAÎTRE

Chez Stock

BENGT BERG : *Mon Ami le Pluvier* (collect. : « Les Livres de nature illustrés ») : 25 francs.

Abel Bonnard a écrit plusieurs articles dans les *Débuts* pour dire qu'il trouvait ce livre exquis. Ce n'est pas l'histoire romancée d'un oiseau, mais l'observation patiente et pleine d'amitié de l'existence d'un pluvier aux confins de la Laponie. L'ouvrage est enrichi de belles photographies prises sur le vif.

Mrs MARTIN JOHSON : *Les Enfants de la Brousse* (15 francs).

L'auteur a accompagné son mari, chasseur intrépide, dans des régions perdues de l'Afrique du Sud. Les enfants de la brousse qu'il a observés et qu'il décrit, ce sont : une jeune girafe, un babouin d'âge tendre, un petit éléphant, un bébé rhinocéros, trois hyènes minuscules, un zèbre orphelin et un pauvre petit lion.

Chez Denoël et Steele

BENITO MUSSOLINI : *Le Fascisme*, doctrine et institutions (15 francs).

En mettant à la disposition du public de langue française l'Exposé de la Doctrine fasciste, tel que Mussolini l'a rédigé lui-même et en le faisant suivre du texte même des lois principales du régime fasciste, les éditeurs ont entendu fournir à tous les esprits impartiaux les pièces authentiques de l'une des constructions sociales les plus hardies et les plus neuves de notre temps.

Les Belges jugés par un Italien

M. Guido de Luca a fait en Belgique un long séjour. Il entreprend de nous donner des conseils (1). C'est à la fois hardi et désintéressé.

Nous vivons à une époque d'impressions panoramiques. Les vrais voyageurs d'aujourd'hui ne sont pas ceux qui partent « pour partir », mais pour revenir dans l'arrière-boutique d'un éditeur prompt au contrat. Le reportage littéraire est un genre insupportable, déclare M. de Luca. Accordons-lui d'assez bonne grâce que ce genre ne réclame qu'un minimum d'imagination. Or l'imagination est ce qui nous manque le plus. J'en écrivais ici même, l'autre année, à propos de *Tobie et l'Ange*. D'ailleurs, j'ai tiré, à mon tour, d'un voyage en Italie la substance d'une mince plaquette. J'applaudis à toutes les audaces. Et M. Guido de Luca m'est, dès le titre, sympathique.

Que l'horizon de l'essai soit terne par nature, je ne me résigne pas à en convenir avec lui. Montaigne et Diderot sont des parrains fort avouables. Mais il y a le Montesquieu des *Lettres persanes*. S'il s'agit avant tout de conclure. La « psychologie pure » n'a que faire ici. Parlez-moi de psychologie comparée. De même que les « comparatistes » constituent l'aile marchante de la critique littéraire, les meilleurs observateurs, les plus sages donneurs de conseils sont aussi ceux que n'aveugle pas, pour reprendre une expression d'Arturo Farinelli, *l'insuperbire delle nazioni*, le chauvinisme patriotique.

M. Guido de Luca commence par nous définir : « *Le Belge est une espèce de Latin furieux dès l'origine, devenu raisonnable et indépendant à force d'être bien logé et bien nourri* ». Au pays des concetti ceci passerait pour une pointe. La forme seule en est originale. Car nous retrouvons dans cette définition sans indulgence et sans rigueur un méchant poncif de l'impolitesse internationale. Dans l'hypogée des amants malheureux d'Antinéa vient dormir, à son tour de bête, une sorte de géant qui a résisté plus longtemps que les autres aux sortilèges de la fille du Hoggar. Ce géant blond est Belge — évidemment. J'en garde à Pierre Benoît une dent mauvaise.

Nous faisons figure d'« altruistes utilitaires », de réalistes brutaux. Mais je demande à connaître le pays où fleurit l'idéalisme universel cher aux augures de Genève ou de Kensington Palace. M. Guido de Luca n'est pas loin d'avouer que certaines nations « sauvegardent les apparences ». Il eût pu se dispenser de citer l'Amérique. La vérité est que nous manquons de pudeur.

Nous avons peur d'être polis. Par un souci de la « moyenne », qui se confond avec le goût du médiocre. Nous possédons des idéologies pittoresques, comme tout le monde. Le Belge ne les exhibe pas. La « vantardise mensongère » propre aux races latines, — je cite M. de Luca, — mes compatriotes la réservent pour le sol loque intérieur. Car il n'est pas vrai de dire que le Belge vit en surface. Notre âme souterraine existe. Elle demeure souterraine : tout est là. Et si quelque accident la fait affleurer, brusque et nue, on est surpris, déconcerté par ses outrances, ses fièvres et ses emportements. Montant « de la clarté méditerranéenne vers la grise ombre du nord », M. Guido de Luca a pu se laisser duper par des apparences négatives. Le Belge ne se livre pas.

De même, il me paraît assez vain d'établir une relation entre le progrès industriel ou financier et la décadence des valeurs de

(1) *Conseils aux Belges*. (Éditions de la Nouvelle Critique).

L'esprit. Comme si l'Espagne, économiquement stagnante, trouvait dans l'impérialisme de ses ingénieurs et de ses banquiers un levain spirituel! Richesse ne se confond pas nécessairement avec sottise. Quant à cette « élite anti-bourgeoise et extrémiste » (extrémiste de gauche, s'entend), qu'on me la montre du doigt! M. de Luca aurait-il pris pour l'élite ce groupe de snobs et de walkyries de salon — ou de bodega — qui, à Bruxelles plus qu'en province, monopolisent le bolchevisme politique et le futurisme artistique et littéraire? Fâcheux trompe-l'œil que celui-là! Comme me le disait récemment un romancier de chez nous, on peut condamner le suffrage universel et courir en même temps tous les risques de l'aventure créatrice. Parce que l'art n'engage que l'artiste, et qu'un poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un joueur de quilles.

* * *

« L'esprit du carrefour », c'est, au gré de M. de Luca, notre neutralité d'avant-guerre. Un fait géographique est plus respectable que le souvenir sentimental d'une bataille livrée en commun. Pour nous défendre de nous jeter dans les bras de la France, l'essayiste ne manque pas d'évoquer Waterloo.

On découvre, dans ce second chapitre, la gallophobie propre aux Italiens de l'ère fasciste. L'histoire nous enseigne cependant. Plus sûrement que la géographie. Elle nous rappelle que l'ennemi est à l'est, que le danger aux marches prussiennes n'a rien, hélas! de fantomatique, et que rester fidèles à l'esprit du carrefour signifierait, pour les Belges, abdiquer tout sens du contrôle. M. Guido de Luca est revenu, en manière de conclusion, sur ce qu'il appelle notre « hostilité tenace pour la race allemande ». Qu'il me permette de lui dire qu'il se trompe. Le Belge ne s'immobilise pas dans une attitude stérile. Rien de plus actuel, au contraire, que cette défiance vis-à-vis d'un voisin qui n'a pas désarmé. « L'Allemagne est la clef de voûte de l'avenir de l'Europe ». Soit! Il suffit de s'entendre sur le sens à donner à cette formule équivoque. Notre francophilie n'a rien à voir — heureusement! — avec les vues du Quai d'Orsay. Mais il n'est pas défendu de s'en tenir au principe de causalité. L'esprit du carrefour a fait crever l'âne de Buridan. Toute attitude suppose un choix. Parce que la vie n'est pas à s'asseoir — entre deux chaises.

* * *

Et nous sommes aussi des « amis de l'ordre ». Pourquoi pas? Au demeurant, je ne goûte que médiocrement le sens de l'ordre s'il ne se distingue pas de la vie pratique, du pot-au-feu.

D'un autre côté, est-il tellement certain que les Belges méconnaissent leurs politiciens? que la bureaucratie de l'Etat soit restreinte? M. Guido de Luca abuse des généralisations. J'estime, pour ma part, que le fait politique intéresse bien plus le prolétaire belge que le paysan français. Vandervelde, Janson, Jaspas n'ont pas mis « un demi-siècle pour habituer la masse à [se] familiariser avec leur nom ». Quant à l'inflation bureaucratique, il serait curieux de connaître sur ce point l'opinion des secrétaires généraux chargés par le ministère des pleins pouvoirs d'équilibrer un budget qui défaille.

A la vérité, ces considérations sur l'ordre tournent dans le cercle étrié que fait, autour du piquet, la corde du mouton bêlant. L'ordre est une vertu dont le champ ne souffre pas ces rétrécissements arbitraires. M. Guido de Luca pense « petit » quand il pense belge. A qui la faute? J'affirme que, si l'ordre est « harmonie vitale parmi les forces déchainées de l'Histoire », — encore cette définition ne me satisfait-elle pas entièrement, — et s'il est vrai que les Belges aiment l'ordre « comme un libre choix de la conscience », il est assez outrecuidant de mettre la synthèse

d'ordre et de liberté sur le même plan quotidien que la bonne nourriture et l'air salubre.

* * *

Nous voici au problème du style.

Relevons tout d'abord une affirmation gratuite. En Europe, les Belges n'auraient pas un grand passé spirituel! C'est faire bon marché de la peinture flamande. Et nous avons eu d'admirables orfèvres, des musiciens, des cathédrales et des poètes.

Notre style est plus et mieux qu'un style honnête. Même s'il ne s'agit pas uniquement d'esthétique. Car, selon M. Guido de Luca, — et comme il a raison sur ce point essentiel! — l'art et la littérature ne suffisent pas à raffiner l'esprit populaire. Malheureusement pour l'observateur étranger, la « manière » du Flamand, l'humour du Wallon, le style du Belge ne se perçoivent pas du dehors. Il manque à tout ce chapitre le contact direct, permanent avec la réalité intérieure. Le style, c'est une atmosphère. Il faut y avoir baigné. Depuis toujours. Mon compatriote anversois me restera par certains côtés impénétrable. Cependant ma gouaille liégeoise le déconcerte ou lui fait mal. M. de Luca a bien vu que nous sommes un peuple « mélangé ». Il a tort de croire à un mélange parfait. La Belgique est le pays du contraste. Et notre style particulier vient sans doute de la disproportion entre l'étendue du territoire et la diversité de nos manifestations. Je n'entends pas discuter ici le problème de l'unité nationale, de l'âme belge. Je songe à des champs de houblon et à nos collines flamandes de genêts d'or; j'évoque les pignons roses d'une petite ville flamande et la ferme ardennaise au capuchon d'ardoise; j'entends le parler guttural du pêcheur d'Ostende blond et lourd, et chante à mes oreilles le refrain d'un *crémignon* où passe le sourire d'une fillette de ma province. Pour traiter le problème du style, M. Guido de Luca n'a que sa bonne volonté touchante. Je me garderai bien, après l'avoir lu, d'essayer de dire en quelques pages le style de ces montagnards du Piceno dont j'ai partagé, aux pentes du Monte della Sibilla, le fromage blanc, le vin cru et l'accueillante cabane de feuilles sèches.

Il y a plus de mystère dans l'âme ondoyante et diverse d'un peuple vieux que dans la philosophie d'un essayiste.

* * *

Je n'irai pas chicaner M. Guido de Luca sur ce qu'il dit de la femme belge. « Femmes sans passion » : l'intitulé du chapitre m'a laissé rêveur. Les Italiens sont les plus galants des hommes. Et je trouve sous la plume de notre *cortegiano* des compliments de choix : « intelligence pratique », « équilibre intérieur », « souplesse sentimentale ». Qu'est-ce au juste, d'ailleurs, que la souplesse sentimentale? Une vertu, ou le pire défaut? J'ai le mimétisme en horreur. Il n'est pas avec l'amour des accommodements. M. de Luca ne transporterait-il pas sous notre latitude nord l'esprit de *combinazione*?

Pour ce qui regarde l'électoratisme féminin, mes positions sont prises. Plutôt que d'accorder aux femmes le droit de vote, on devrait bien le retirer aux hommes. Il y a un féminisme détestable, et qui sévit en Belgique comme ailleurs. Pourquoi la femme belge ne présenterait-elle « aucun danger de démagogie »? On conseillera volontiers à M. Guido de Luca d'assister, tel Achille à Scyros, aux réunions des comités de papotage. Nous avons nos suffragettes, nos bas bleus; et notre Mère Michel nationale n'a pas seulement perdu son chat... J'aurais voulu que sur le sens familial de la femme belge le petit livre que voici insistât davantage encore.

Car M. de Luca, pour qui la matrone romaine constitue un très proche et très cher idéal, a entrevu quelque chose de la vérité

essentielle. La vérité est qu'il n'est pas bon que la femme galvaude au bal masqué ses trésors les plus secrets de féminité, de tendresse. Pour qui n'est pas misogynne, il y a quelque chose de navrant dans cette comédie que se jouent à elles-mêmes les femmes qui engagent leur bonheur — et le nôtre — en dehors de la voie royale. Toutes, elles pourraient être reines. Mais qu'est-ce que cette « capacité juridique de la femme à devenir théoriquement présidente du Conseil des ministres »? On demande à revoir une *Nativité* de Ghirlandajo.

* * *

Le chapitre le plus discutable est celui qui traite de « La crise du patriotisme ». Le mal existe. Mais c'est un mal. S'il est vrai que nous avons inventé les *objecteurs de conscience*, — le mot, sinon la chose, — en quoi cet euphémisme fait-il montre à la fois de dignité et de philosophie?

M. Guido de Luca est un fasciste de stricte observance. Il sait que Mussolini condamne la vie à l'aise, l'existence commode des repus et des trembleurs. Or la crise du patriotisme est avant tout une faillite de la volonté. Il n'est pas question de jouer au matamore, de pourfendre les pacifistes au nom du nationalisme intégral et borné. Le problème est mal posé si vous confondez sécurité et désarmement. On s'excuserait volontiers de reprendre la phraséologie genevoise. Mais l'idée de patrie évolutionniste est en train de conquérir le monde des invertébrés. « Chacun se demande machinalement si l'on n'aurait pu éviter l'épouvantable tuerie », écrit sans barguigner M. Guido de Luca. Je mets sur le compte d'une ignorance « étrangère » cette phrase énorme. Car enfin, nous sommes en Belgique. A qui fera-t-on croire que notre humeur belliqueuse nous a coûté une seule goutte de sang? Nous revenons à l'esprit du carrefour. Un bien mauvais esprit.

* * *

Sur la faillite du rêve colonial je serais assez disposé à suivre M. de Luca. Avouons que le Congo nous a déçus, ces dernières années. On nous parlait du caoutchouc, du cobalt, du cuivre, du radium. Chaque broussard marchait vers la fortune. Il a bien fallu déchanter. Ne sommes-nous pas venus trop tard dans un monde où l'Europe décrépite joue sans conviction ses dernières cartes biseautéées?

Un paragraphe fort élogieux signale « les admirables résultats obtenus par les missions catholiques au Congo ». Ici même, je demande la permission de demeurer sceptique. « Assainissement des esprits par la foi, assainissement des corps par l'hygiène et le travail » : le programme est, en effet, admirable. Les missionnaires vous diront en toute sincérité que les vendanges spirituelles n'ont rien d'encourageant. L'énigme de cette race noire est affligeante et périlleuse. Où va la colonisation, au siècle XX?

* * *

Je ne dirai qu'un mot des « Aphorismes politiques ». Depuis que Jules Lemaitre a démonté devant nous le mécanisme des « pensées », j'éprouve pour l'industrie des sous-Vauvenargues une invincible inclination. Je me garde bien d'y céder. Car il y a plus de jolis mots que d'idées justes. Et je soupçonne M. de Luca d'avoir bâti quelques-uns de ses aphorismes sur la fine pointe d'un trait.

En voici deux, parmi les meilleurs :

« Le programme d'un gouvernement ressemble toujours à un roman feuilleton. Il n'explique jamais de quoi il s'agit et renvoie toujours au numéro suivant. »

« Souvent l'opinion publique est l'instrument d'une conjuration privée. »

Et cette formule, qui me paraît étonnante de vérité et de relief :

« Le pouvoir est un compromis entre l'intelligence de ceux qui l'exercent et l'intolérance de ceux qui le contrôlent. »

* * *

Je ferais de la peine au directeur de la *Revue catholique des idées et des faits* si je reprenais à mon compte les « quelques mots aux Flamands... » qu'a signés M. de Luca. La question mérite examen. J'y reviendrai peut-être, un jour. L'essayiste étranger a commis des erreurs graves. Le point de vue d'un Italien n'est pas le point de vue d'un Belge. S'il faut admettre que la langue est « un produit soumis à des lois de proportions et d'importance », il est faux de prétendre que le néerlandais est « un mélange de barbarismes et de mots empruntés à gauche et à droite, un langage sans personnalité, sans grâce, sans histoire ». M. Guido de Luca, qui annonce une seconde édition de ses *Conseils aux Belges*, ferait œuvre sage en supprimant de son tour d'horizon cette « chasse réservée ».

* * *

Et je conseillerais, sans scrupule, au lecteur de sauter les « Méditations à Waterloo ». Voilà de mauvaise rhétorique! Mais j'ai cueilli, parmi l'ivraie, cet épi lourd : « Le drame de la démocratie est tout dans le fait qu'elle ne peut empêcher la formation des oligarchies et des clientèles autour du pouvoir ».

* * *

Le dernier chapitre (« Les Belges et moi ») vise à la synthèse. C'est une forme du courage chez M. Guido de Luca qu'il n'hésite pas à conclure. Mais les conclusions sont assez minces.

Sommes-nous vraiment — et ne serions-nous que cela? — un peuple germanophile, pacifiste, à la sensibilité peu ouverte? J'entends bien que la somme de nos qualités est supérieure à la somme de nos défauts. Mais précisément, c'est ce quantum des qualités qui me rebute. Il a été question du style. Un style ne se mesure pas. Défendre la neutralité de notre carrefour me paraît une fonction de garde champêtre. « Altruistes utilitaires » : nous revenons au rouet, au « tran-tran ». C'est dommage. Et injuste aussi.

Je m'aperçois, en me relisant que je n'ai pas été pour l'essai sympathique de M. Guido de Luca fort aimable. Je voudrais corriger par un compliment que méritent l'audace et l'audacieux la sévérité de cet examen. D'autre part, il m'eût été impossible de battre mes compatriotes avec toutes les verges que me tend l'étranger. Si c'est une forme d'*insuperbire*, tant pis pour moi! M. de Luca est fort civil. Sûrement, il pense des Belges en général plus de bien que chaque Belge en particulier n'a jamais pensé de ses compatriotes. Mais quand on se mêle de donner des conseils, on ne s'arrête pas — c'est du moins mon avis — à mi-hauteur, dans une attitude débonnaire de témoin complaisant. Il nous faut des toniques. Ceci n'est qu'un émollient.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège

Le comte devenu boulanger

ou

la légende de saint Audebert

Vers 780, au temps où Charlemagne était roi des Francs, le noble comte d'Ostrevant, le bienheureux Audebert, épousa la nièce de Pépin, père du dit Charlemagne. Cette jeune fille se nommait Regina; elle était belle par ses charmes physiques, plus belle par ses vertus.

Audebert et Regina eurent dix enfants : dix filles, et qui reçurent la meilleure éducation « dans les bonnes mœurs et les saintes doctrines ». Ces vierges sages résolurent de se consacrer à Dieu; et leur père fonda pour elles, à Denain, le monastère de Sainte-Marie, auquel il adjoignit, à faible distance, une église dédiée à saint Martin.

Or, il arriva qu'après un temps très long les dix filles du bienheureux Audebert eurent l'idée de faire un lointain pèlerinage : à Rome d'abord; ensuite au tombeau du Christ. Ce fut un jour de Pentecôte qu'elles manifestèrent leur intention et demandèrent à leur père la permission d'accomplir leur pieux dessein.

Le noble comte demeura fort surpris; il ne s'attendait point à pareille demande et n'accorda qu'après de longues prières l'autorisation sollicitée : eh quoi! avoir fondé un monastère, pour voir s'enfuir les moniales!

Des dix jeunes filles, une seule revint, qui s'appelait Raymfroyda, nom latin que nous traduirons par Rainfroye ou encore par Ragenfrède. Des neuf autres, quatre moururent à Rome, les cinq autres à Jérusalem, après avoir, parmi de rudes épreuves, accompli leur vœu.

Avouons que ces épreuves (*postquam sua vota in multis afflictionibus complevisset*) excitent un peu trop notre vaine curiosité; il nous aurait plu, au XX^e siècle, de connaître plus exactement au prix de quelles fatigues et de quelles traverses dix jeunes filles du VIII^e siècle passaient les Alpes et la mer. Mais ne soyons pas trop sévères à notre hagiographe; nous verrons bientôt qu'il avait sans doute d'excellentes raisons pour ne point s'étendre trop longuement sur les pérégrinations de nos vierges sages.

Toujours est-il qu'à Denain, Audebert et Regina ne reçurent que Ragenfrède, parmi des larmes pleines de douleur et de joie, des gémissements, des soupirs et des actions de grâces.

Le bienheureux comte et son épouse décidèrent alors de vivre désormais dans la chasteté; ils se séparèrent. Regina demeura au monastère de Denain avec sa fille Ragenfrède et trente religieuses de noble origine; dévotement, elles y célébraient toutes le culte divin.

Quant à Audebert, il quitta ses parents et ses amis, il abandonna ses terres et ses richesses, pour prendre l'habit du pèlerin et vivre dans l'austérité et les tribulations.

Il ne semble pas cependant qu'il soit allé fort loin; car nous le retrouvons à Tournai, où il était devenu garçon boulanger et où il avait gagné les bonnes grâces de son patron, qui appréciait fort son humilité et son obéissance : aimable, généreux, courtois, il savait se rendre utile à tous; la clientèle était ravie d'être servie avec une pareille affabilité.

Mais bientôt Audebert s'établit à son propre compte. Et ici les choses se gâtèrent rapidement. Le pain du bienheureux était

le meilleur de la ville, et en même temps le moins cher. Car Audebert ne cherchait point à faire fortune, mais seulement à gagner sa vie, le plus modestement du monde. La qualité et le prix défiaient toute concurrence, ce pour quoi les concurrents enrageaient; ils ne ménageaient au bienheureux ni injures, ni opprobres.

Audebert redouta que tout ce déchaînement d'envie ne fût suscité pour sa perte par l'ennemi du genre humain, et se décida à chercher hors des portes de la ville une retraite plus tranquille. Il s'installa dans la solitude sur le Mont Sainte-Trinité et il y construisit un four. Longtemps, il y mena une vie de prière, d'austérité et de travail.

Il avait acheté un âne qui lui vendait son pain, sans qu'il fût obligé de quitter sa retraite. Chaque matin, l'âne partait seul du Mont Sainte-Trinité, une bourse au cou, des paniers au flanc, contenant les pains de l'ermite boulanger; et il descendait à Tournai. Le bon peuple connaissait bien l'âne d'Audebert; il aimait son patron dont il admirait l'extraordinaire sainteté de vie; il lui conservait fidèlement sa clientèle. A cette heureuse époque, il n'y avait, paraît-il, que d'honnêtes gens, et personne n'aurait songé à mettre à profit les extraordinaires facilités qu'offrait aux acheteurs de conscience peu délicate cet original procédé de vente. Chacun soldait régulièrement ses achats, ce qui était d'autant plus facile qu'on ignorait alors les variations du prix du pain; et l'âne revenait au Mont Sainte-Trinité en y apportant non seulement de l'argent, mais encore de la farine.

Cela dura pendant sept ans; un soir, vers la fin de la septième année, l'âne ne regagna pas son gîte : il avait été volé. Si les clients étaient tous honnêtes, il est possible que les concurrents ne le fussent pas également, à moins qu'il ne faille attribuer le coup à quelque bandit de grand chemin. Audebert vit dans cette disparition de son âne l'effet des exhortations du Malin s'efforçant de pervertir le monde, et il décida d'abandonner son métier de boulanger; il boucha son four, le couvrit de terre et, sur le monticule ainsi formé, il planta sa pelle qui miraculeusement se couvrit de feuilles.

Le comte d'Ostrevant se disposait à quitter aussi le Mont Sainte-Trinité pour se mettre en quête d'un nouvel ermitage; mais à trois reprises Dieu lui fit connaître, par son ange, qu'il devait demeurer en ce lieu et y fonder une église. Le bienheureux obéit, et durant sept nouvelles années il vécut dans cette solitude, où il avait édifié un oratoire en l'honneur, comme il convenait, de la divine Trinité. Ses jeûnes et ses pénitences étaient rudes; ses tentations ne l'étaient pas moins; mais avec l'aide de la grâce Audebert en triomphait, et le diable en était pour sa honte.

A la fin de ces sept ans, le bienheureux revint à Denain, où il retrouva sa fille Ragenfrède; quant à sa femme Regina, elle était déjà morte. Audebert vécut encore longtemps avec sa fille; puis il fut élu évêque de Cambrai. Il n'occupa son siège qu'un an et trois jours; il devait être fort âgé; l'hagiographe ne nous a pas fourni, il est vrai, d'éléments bien précis de chronologie; mais si nous additionnons toutes les périodes dont il nous parle, nous avons l'impression d'atteindre un total fort imposant.

A Cambrai, l'évêque Audebert, pour ses bonnes œuvres et son humilité, était aimé et vénéré de tous, comme l'avait été autrefois à Denain le noble comte d'Ostrevant, et à Tournai le boulanger de Mont Sainte-Trinité. Quand il sentit que sa fin approchait, il appela ses familiers, tous les gens de sa maison; il leur dit une dernière fois quelle était la voie du salut, et, après avoir communiqué et avoir été extrémisé, il rendit son âme à son Créateur.

Son corps reçut, avec de grands honneurs, la sépulture dans l'église Saint-Martin de Denain. Audebert fut canonisé. Plus tard, — ici le texte de l'hagiographe manque absolument de clarté, — il semble que ses reliques furent transférées dans l'abbaye Sainte-

Marie qu'il avait fondée pour ses filles; et elles y étaient vénérées avec celles de Regina et de Ragenfrède.

Aucun autre corps ne put être enterré dans l'église où reposaient les restes mortels de ces trois saints. Un miracle le démontra. Un soldat, en effet, qui ne voulait pas croire à cette faveur particulière, fit enterrer là un de ses parents. Le lendemain on retrouva le cadavre et son cercueil sur le pavé de l'église; et il n'y restait plus aucune trace de la tombe; le corps fut porté au cimetière.

« Dieu fit beaucoup de miracles par l'intercession de son glorieux confesseur, le bienheureux Audebert, durant sa vie et après sa mort. Implorons donc sa protection, pour qu'il nous obtienne la grâce de Dieu et, à la fin de nos jours, la gloire éternelle. Amen. »

Telle est la légende de saint Audebert, comte d'Ostrevant, boulanger de Tournai et évêque de Cambrai, comme elle fut contée au XV^e siècle par un clerc dont l'œuvre a été reproduite dans le grand légendier du monastère de Bôddeken, au diocèse de Paderborn. Mais les feuillets de ce légendier qui contenaient la *Vita Beati Audeberti* ont disparu; une copie, faite au XVII^e siècle, subsiste cependant et se trouve conservée à la Bibliothèque royale de Belgique.

C'est sur cette copie que le R. P. Maurice Coens, S. J., de la Société des Bollandistes, vient de publier le texte inédit de la légende de saint Audebert, « qui par son étrange texture ne peut manquer d'intéresser les spécialistes du folklore ».

Plus intéressante encore nous paraît être la savante étude par laquelle le R. P. Coens a remplacé ce document dans son cadre, en indiquant le manque de valeur historique, et a signalé d'une façon fort curieuse quels étaient les éléments dont le clerc anonyme du XV^e siècle s'était servi pour rédiger son petit roman pieux.

* * *

Audebert et Regina eurent dix filles, mais il ne serait pas impossible que neuf d'entre elles n'aient existé que dans l'imagination des hagiographes. Nous connaissons cependant leurs noms, encore que notre auteur du XV^e siècle n'ait pas jugé à propos de les citer. Elles s'appelaient Neptaline, Ambrosine, Ave, Pauline, Célestine, Rose, Euphrosyne, Charlotte, Hélie. « Des prétendues sœurs de Ragenfrède, écrit le R. P. Coens, il vaut mieux ne pas parler. Peut-être n'est-il pas inutile de faire observer, à leur propos, qu'à Denain on honorait particulièrement sainte Ursule et ses compagnes. La légende des vierges de Cologne aurait-elle influé sur l'histoire des sœurs de sainte Ragenfrède, troupe de vierges qui alla, elle aussi, en pèlerinage à Rome. C'est là une simple conjecture, sur laquelle nous nous garderons de trop appuyer... »

Restent Ragenfrède, son père et sa mère. La moniale est au centre de la pieuse famille. C'est elle, et non pas Audebert, qui a fondé le monastère de Denain, vraisemblablement entre 780 et 800. Dès le IX^e siècle, on trouve son nom dans les sacramentaires de Cambrai, de Saint-Amand d'Elhone et de Tournai, et sa fête est marquée au 8 octobre dans des calendriers.

Voilà le seul terrain solide.

Quant à saint Audebert et à sainte Regina, nous n'en entendons guère parler que deux cent cinquante ans plus tard, vers le milieu du XI^e siècle. Le travail de la légende avait eu le temps d'intervenir. Il existe, de cette époque, une *Vita Reginae comitissae* et des *Miracula sanctae Ragenfredis*, que nous connaissons par les *Annales Hannoniae* de Jacques de Guise, et qui furent écrites au temps où Frédesende était abbesse de Denain.

Le début de la légende est bien celui que nous avons déjà lu sous la plume de l'auteur anonyme du XV^e siècle. Mais l'ancien hagiographe, ainsi que nous le fait remarquer le R. P. Coens,

sans doute pour limiter notre confiance, pense qu'un « seul et même Pépin est censé avoir gouverné le royaume franc au temps de Clotaire III, mort en 673, et avoir reçu l'onction en 751 des mains de saint Boniface ».

Au retour de Ragenfrède, de son pèlerinage à Rome et à Jérusalem, tout change. La jeune fille a bien perdu ses neuf sœurs, mais elle a aussi perdu son père! Elle ne retrouve que sa mère Regina, qui mène une vie retirée au monastère de Denain, qu'elle a fondé autrefois et qu'elle gouvernera quelque temps encore après que sa fille sera revenue d'outre-mer.

Si Audebert, à ce moment, est déjà mort, que deviennent le garçon boulanger, le patron boulanger et son âne? Que devient l'évêque de Cambrai?

C'est ici que le R. P. Coens doit déployer toute sa sagacité et toute sa science, qui sont très grandes, pour satisfaire notre légitime curiosité; car il serait trop facile de répondre que le boulanger et son âne sont sortis de l'imagination de l'hagiographe du XV^e siècle. Ce dernier voulait écrire une vie de saint Audebert, et les renseignements dont il disposait étaient fort maigres: un noble franc, père de sainte Ragenfrède et de neuf autres filles, fondateur de l'abbaye de Denain et de l'église Saint-Martin, et qui avait passé à une vie meilleure lorsque l'unique survivante de ses enfants était revenue de Rome et de Jérusalem. Son titre même de comte d'Ostrevant paraît bien suspect. Et son culte n'avait guère dépassé les limites de la ville de Denain.

On apportait seulement ses reliques à la procession de Valenciennes, où Denain envoyait quatre belles châsses: « Les fiertres de saint Aldebert, comte d'Austrevant, et celle de sainte Reine, son épouse, fondateurs de l'église et abbaie de Denain, père et mère de dix filles toutes saintes, et vierges. La troisième fiertre contient le corps de sainte Refroy, aînée de ces dix sœurs, et première abbesse de Denain. La quatrième est pleine de reliques des onze mille Vierges. »

L'hagiographe du XV^e siècle ayant généreusement accordé de longues, de très longues années supplémentaires de vie à saint Audebert, il lui restait à les remplir.

Or il connaissait évidemment un autre saint, dont le nom était à peu près le même, plus ancien d'un siècle environ, et qui avait occupé le siège épiscopal de Cambrai, saint Aubert, mort en 669. Il était devenu le patron des boulangers, encore que rien ne nous indique qu'il ait réellement exercé cette profession; et, ce qui nous intéresse d'une façon toute particulière, on le représentait accompagné d'un âne portant une bourse et des paniers.

D'autre part, il existait près de Tournai un ermitage sur le Mont de la Trinité ou Mont Saint-Aubert. La légende racontait que saint Aubert s'y était retiré et qu'il envoyait son âne vendre ses pains.

« Il s'agit, conclut le R. P. M. Coens, d'une progression à trois étapes ». Un ermite a vécu sur le Mont de la Trinité, qui a reçu saint Aubert, évêque de Cambrai, pour patron et s'est appelé Mont Saint-Aubert. Cet ermite devint pour le peuple saint Aubert lui-même. Comme les boulangers le prirent pour patron, il passa pour avoir exercé leur métier, tout comme le grand saint Eloi, par exemple, devint maréchal ferrant exactement pour le même motif. Saint Aubert reçut pour attribut l'âne à la bourse et aux paniers, dont les boulangers de l'époque se servaient certainement pour aller de porte en porte et de village en village proposer leur pain. L'imagination populaire attribue à l'âne de saint Aubert un rôle beaucoup plus actif. Puis vint l'hagiographe du XV^e siècle qui, voulant écrire une vie de saint Audebert, père de sainte Ragenfrède, alors que les éléments d'une véritable biographie lui faisaient presque entièrement

défaut, n'hésita pas à se servir des traditions tournaisiennes relatives à saint Aubert et à les adapter à son héros en y ajoutant quelques détails nouveaux, puisés sans doute à d'autres sources.

Il n'est pas jusqu'au miracle posthume du cadavre rejeté de l'église ou reposaient les reliques du bienheureux Audebert, dont le R. P. Coens n'ait retrouvé la trace dans la littérature régionale.

Jacques de Guise, l'auteur des *Annales Hannoniae*, raconte un épisode analogue. Un brigand, nommé Aldon, répandait la terreur à Denain et dans toute la région; il voulut un jour faire entrer son cheval dans l'église des moniales de Sainte-Marie; et comme le gardien s'opposait à cet acte de violation, l'autre répondit brutalement: « Toi et tous ceux d'ici, je vous arrangerai de telle manière que vous passerez la semaine sans vous laver pieds ni mains. » Effroyable menace, car cela signifiait qu'il leur ferait couper les membres. Aldon fut puni, devint fou et eut bientôt une fin misérable. Son frère le fit enterrer dans une église de Tourmai, où un chien noir mena un tel vacarme pendant la nuit que le corps fut enlevé et inhumé dans le cimetière; le sabbat recommença. Ce cadavre devenait encombrant, et le frère d'Aldon ne savait plus comment s'en débarrasser. Il prit le sage parti de le faire mettre dans un tonneau et jeter dans l'Escaut: et l'on eut la paix...

Le thème général est le même; mais les divergences sont assez notables. Les ressemblances sont beaucoup plus nettes avec un autre récit des funérailles mouvementées d'Aldon, telles qu'elles nous sont racontées par Jean d'Arleux, chapelain du chapitre noble de Denain, dans une chronique rédigée en français. Ici tonte la scène se passe à Saint-Martin de Denain. Il est vrai que ce texte est postérieur à la légende de saint Audebert, mais il est probable que les deux auteurs ont puisé à une source commune.

« Son frère Gossuin le fait ensevelir et le porter en terre en l'église de Saint Martin. Et lendemain au matin on trouva le corps dudit chevalier hors de terre gisant sur le pavement, sans apercevoir que jamais on y eut enterré personne. Adont le curé dit au frère du chevalier que l'église estoit un trop saint lieu, et que Dieu ne voloit point permettre de enterrer nulz autres corps en laditte église que les corps saints, lesquels leurs ames sont triomphantes au royaume de paradis. »

* * *

Après la remarquable étude du R. P. Coens, si claire, si bien documentée, et qui témoigne d'une connaissance si approfondie de la littérature hagiographique de toute la région où vécut

saint Audebert, on voit que la légende du XV^e siècle de ce bienheureux, encore qu'elle soit très pittoresque, ne renferme à peu près rien d'original.

Il est bien probable qu'Audebert n'a pas été comte d'Ostrevant et qu'il n'a pas eu dix filles; il est certain qu'il n'a pas été boulangier, plus certain encore qu'il n'a jamais occupé le siège épiscopal de Cambrai.

Mais il lui reste la gloire d'avoir été le père de sainte Ragenfrède, fondatrice du monastère de Denain, et d'avoir partagé avec son épouse Regina les honneurs posthumes que la vénération des fidèles accordait à leur fille, parce que les contemporains pensaient avec raison que c'est au foyer familial que la moniale avait reçu les exemples et les conseils de piété et de vertu qui devaient orienter sa vie.

ALEXANDRE MASSERON.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
46 et 48, rue Coudenberg, Bruxelles.

En souscription :

ALEXANDRE FARNÈSE

Prince de Parme,
Gouverneur Général des Pays-Bas au XVI^e siècle
(1545-1592)

par Léon van der ESSEN
Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission Royale d'Histoire,
avec une préface par Henri PIRENNE

Alexandre Farnèse, prince de Parme, est une des grandes figures de l'histoire du XVI^e siècle. Tant par son génie militaire que par son habileté politique, il occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de l'Europe.

Or, si l'on en excepte l'œuvre de Pietro Fea, publiée à Rome en 1883 et aujourd'hui vieillie, il n'existait jusqu'ici aucun travail d'envergure consacré à étudier, comme elle le mérite, la grande figure d'Alexandre Farnèse.

Cette lacune de la littérature historique est enfin comblée par l'œuvre de M. L. van der Essen, qui y a consacré près de vingt années d'études et de patientes recherches dans les principales archives de l'Europe. L'histoire d'Alexandre Farnèse, qu'il nous offre aujourd'hui et qui comportera trois volumes, sera l'œuvre originale, complète et définitive qu'on attend depuis longtemps.

Dans le premier tome, l'auteur retrace la vie de Farnèse depuis sa première enfance jusqu'à son arrivée en Belgique en 1577. Il passe successivement en revue les premières années du prince de Parme, ses séjours à Bruxelles, en Angleterre, à la Cour d'Espagne, son mariage à Bruxelles, sa participation à la guerre contre les Turcs dans la Méditerranée et son rôle dans la bataille de Lépante, ses premières campagnes aux Pays-Bas comme lieutenant de Don Juan d'Autriche. On y verra comment la politique de la famille Farnèse a influencé l'histoire de la Belgique et l'histoire générale.

Dans les tomes II et III, M. van der Essen étudie dans le détail le gouvernement du prince de Parme aux Pays-Bas depuis 1578 jusqu'en 1592, date de sa mort. L'habileté avec laquelle Farnèse amena les provinces wallonnes à se réconcilier avec Philippe II, sa lutte contre son grand adversaire le Taciturne, la longue série de sièges qu'il entreprit pour réduire le reste des Pays-Bas, y compris le célèbre siège d'Anvers en 1585, son intervention dans l'entreprise de l'Armada, la guerre en France contre Henri de Navarre sont étudiés en détail.

L'œuvre de M. van der Essen est basée sur une documentation de premier ordre, tirée des célèbres Archives farnésiennes de Naples et de Parme, des Archives du Vatican, et des dépôts les plus importants de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc. Son importance est mise en lumière par M. Eugenio Casanova, surintendant des Archives du royaume d'Italie à Rome, qui a écrit à l'auteur dans les termes que voici: « Je crois que votre ouvrage est du plus haut intérêt aussi bien pour le monde entier que pour nous (Italiens). Pour l'histoire de Belgique, ce sera une contribution tout à fait neuve et capitale.

Chaque volume sera enrichi d'une vingtaine d'illustrations reproduisant des portraits, des scènes historiques, des monuments et des tableaux, pour la plupart inconnus ou inédits et qui mettront puissamment en relief les principaux épisodes du récit.

L'ensemble des trois volumes, établis au format in-8^o Jésus (19 x 28 cm.) comportera près de 1000 pages de texte enrichi d'une soixantaine de planches hors texte en typographie, le tout imprimé sur très beau papier anglais *Drury Antique Wove*.

Prix de l'ouvrage complet en souscription : 200 francs.
Payables à raison de 80 francs à la réception du tome I et 60 francs chaque fois à la livraison des tomes II et III.

Le tome I paraîtra prochainement.

Le prix de l'ouvrage sera porté à 250 francs à la parution du tome I.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
II. — Pour le Congo belge 22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubanghi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur. 25 belgas
V. — Pour tous les autres pays 28 belgas.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Les événements de Beauraing

Les événements marchent avec une si déconcertante rapidité que les petites discussions humaines, hier encore retentissantes et passionnées, paraissent déjà périmées et presque jeux d'enfants. Celle qu'un Père de l'Eglise appelle l'Aqueduc de la grâce a ouvert une communication mystérieuse entre le Ciel et la Belgique. « Un souffle surnaturel, nous disait récemment le Cardinal de Malines, passe sur notre pays. » Sous l'archet de l'Esprit, les cœurs vibrent d'une émotion religieuse qu'ils ne se connaissaient pas. La Wallonie, la première, a tressailli sous l'influx céleste. Elle appelle chez elle, à Beauraing et à Banneux, les foules de la Flandre et, notamment, à Beauraing, se produit entre les deux races un échange de sentiments qui, de plus en plus, les rapproche. Les Flamands donnent aux Wallons l'édification de leur piété ancestrale, extériorisée, éclatante, l'exemple des quinze mystères du Rosaire, emportés comme d'assaut, et les Wallons donnent à leurs frères de Flandre leur sincère admiration. « Ah! nous disait le très distingué directeur du *Standaard*, combien nous sommes loin de l'état d'esprit inquiétant, menaçant même, qui agitait la Flandre en 1930. Le mouvement anti-belge d'où ne pouvait sortir que la dislocation de nos provinces, la ruine du pays, est de plus en plus résorbé par l'Action catholique, les énergies gaspillées se réemploient au service de la cause de Dieu, les haines s'émoussent, la charité reprend le dessus, le spirituel reconquiert la primauté. Le sol patrial, parce que visité par la Vierge en Wallonie, redevient cher aux enfants de Marie qui sont aussi les enfants d'une même patrie. La Vierge trace à Beauraing, à Banneux, l'arc-en-ciel de la paix. Elle-même réconcilie ceux que de terribles malentendus avaient divisés. Elle est venue pour la plus grande gloire de la Belgique, pour la préserver de tous les ennemis de l'ordre et de la foi qui cherchaient à l'envahir. Elle cimenter l'union des Belges qui, comblés de ses faveurs, se sentent profondément, à ses pieds, les frères de son Fils Jésus.

Il y a de cette fusion des cœurs par la prière commune à la Vierge des exemples qui, niens faits en eux-mêmes, sont d'une haute portée symbolique. C'est ainsi que Fernande Voisin, conviée à Beerendrecht, près la frontière hollandaise, à la présentation d'un film des Apparitions, ayant trahi sa présence par les soupirs que lui arrachait le violent contraste entre Celle qu'elle a vue tant de fois, radieuse de beauté, et celle qui la figurait sur l'écran, fut amenée à découvrir qu'à 7 heures elle avait coutume de réciter le chapelet et, à l'intervention du curé présent, lui aussi, elle se mit tout bonnement, au cours d'un entr'acte, à réciter ce chapelet d'une voix claire, accompagnée par toute l'assistance flamande, en français!

Aucune de nos provinces n'échappera, si nous en croyons des personnes averties, à l'emprise du surnaturel. Voici qu'une guérison prodigieuse vient de se produire à Oostacker; une autre, accompagnée de phénomènes d'ordre mystique, mais tenue encore sous le boisseau pour plus ample informé, a eu pour théâtre une localité

du diocèse de Malines. La céleste thérapeute prodigue ses merveilles: le mal de Pott, qui depuis neuf années clouait dans l'impotence absolue M^{re} Vanlaer, de Turnhout, est soudainement et radicalement vaincu devant l'Aubépine sacrée où on l'avait transportée en hamac de la Croix-Rouge, et ce fait rappelle étrangement l'un des plus glorieux fastes de Lourdes, la guérison similaire de Jeanne Tulasnes de Tours, qui fut un triomphe. Un petit paralytique de trois ans, enfant d'un facteur de Piéton, marche soudain à Banneux, et je n'imagine pas que nos subtils Esculapes y intéressent cette fois l'autosuggestion.

A la vague d'anticléricalisme et d'impiété qui menaçait de nous submerger, Notre-Dame de Belgique oppose une vague plus puissante de surnaturel. Elle vole à notre secours, elle suscite, elle encourage, elle inculque la prière. Elle est apparue trente-cinq fois, et ce chiffre impressionnant réduit à néant l'hypothèse, seule concevable, de l'hallucination collective; elle s'est montrée avec son cœur d'or, débordant de charité, et son chapelet au bras, la vieille arme de Lepante qui n'a pas vieilli, qui a gardé la perfection de son tir.

* * *

Il vient de se passer à Beauraing, désormais inscrit dans les Annales de l'Eglise, un fait trop significatif pour que nous puissions nous en taire. Le lundi 26 juin, S. Exc. Mgr Heylen, évêque de Namur, est venu à Beauraing y administrer le sacrement de Confirmation. Au petit Albert Voisin, l'un des confirmands, contre lequel s'acharne avec une ignominieuse lâcheté le bloc anti-beaurinois, l'Evêque a donné la bénédiction spéciale du Saint-Père comme un gage de sa paternelle et singulière dilection. Agréant la démarche qui lui fut faite au presbytère par les cinq voyants, Mgr Heylen accorda, à la Fabrique d'église, l'autorisation de bâtir la chapelle ou l'église que l'affluence des pèlerins d'ailleurs justifie absolument. Fidèle cependant à la consigne d'extrême prudence dont il s'est fait une loi, il spécifia que l'autorisation du culte n'impliquait pas, *ipso facto*, le jugement définitif sur l'authenticité des apparitions qu'à l'exemple de Mgr l'évêque de Tarbes, Laurence Sévère, dans le cas de Lourdes, il entendait retarder longtemps encore. Prié de se joindre aux enfants pour le chapelet du soir, il déclina l'invitation de la petite Gilberte Voisin, mais permit à M. le doyen Lambert et au clergé de s'y rendre désormais.

En dépit d'un rapport plutôt défavorable, il n'hésita pas à recevoir M. Côme Tilmant, qui eut tôt fait de dissiper les préventions de Mgr Heylen par sa touchante simplicité, éloignée de toute allure théâtrale et si parfaitement conforme au jugement porté sur son malade par M. le docteur Jouy: « Celui-là n'est pas un simulateur. »

Quant à la redoutable échéance du 5, 8, 33 dont il a communiqué le message, à savoir une manifestation mariale, à la date de la fête de Notre-Dame-aux-Neiges, à l'instar du fameux prodige de Fatima éclatant devant 60,000 personnes, l'avenir, un très proche avenir nous dira si le messager fut fidèle.

Mais, quelle ne fut pas la surprise d'apprendre par un coup de téléphone, à 18 h. 30, le retour de Mgr Heylen! A 7 heures, l'évêque, visiblement poussé par une inspiration d'En-Haut, apparaissait devant l'Aubépine des visiens et, dérogeant même à la coutume

des enfants qui se tiennent debout en cet endroit pour la récitation du chapelet, il s'agenouilla sur ce sol sacré et prit part à la prière des voyants et de la foule des pèlerins, assez nombreuse encore, au soir de cette journée où ils furent 30,000, depuis le dimanche. A la fin du chapelet, à haute et intelligible voix, Monseigneurs s'associa aux invocations habituelles : « *Notre-Dame de Beauraing, guérissez les malades, convertissez les pêcheurs.* » Selon l'usage introduit, il se rendit ensuite devant la grotte, s'agenouilla sur le petit banc en présence de la Madone, pendant le chant d'un cantique. Il ne voulut pas quitter avant d'avoir béni les enfants, d'abord, puis la foule qui décerna au Pasteur bien-aimé, à l'Evêque-Prémontré, grand serviteur de Marie, une ovation délirante d'enthousiasme, l'escortant depuis la grotte jusqu'au presbytère.

Par ce geste dont il est inutile de souligner l'importance, Mgr Heylen prend sous sa protection les petits privilégiés de l'amour de Marie et de la haine de ses ennemis, il les enveloppe des plis de son manteau épiscopal.

Par ce geste d'une rare éloquence, par sa parole que confirme son exemple, il autorise et consacre le culte des fidèles envers Notre-Dame de Beauraing.

Le juge de la foi parlera solennellement un jour, au jour marqué par le Ciel, et apposera le sceau de son autorité sur les Apparitions de Beauraing.

En attendant, le Père a parlé avec son cœur et sa haute sagesse, cédant à l'irrésistible attraction de la Vierge, se sentant sans défense devant l'exquise candeur et la belle limpidité d'âmes des petits témoins de Marie.

A l'avenir de démêler l'inévitable alliage humain qui se retrouve dans les manifestations célestes. A l'heure présente, la Vierge

n'a pas besoin d'autre apologiste qu'elle-même. Elle saura bien se défendre et défendre ses témoins, à coups de miracles. Celle qui a écrasé la tête du serpent est de taille à en trancher la queue... dersellienne.

De tout notre cœur nous nous associons à l'immense gratitude et à la victorieuse allégresse qui s'élèvent en hommage vers S. Exc. Mgr l'Evêque de Namur, de la part de tous ceux qui n'attendent pas son geste pour se ranger autour de la Mère de Dieu, de la Reine des Cieux, si opportunément vénérée à Namur comme Notre-Dame-du-Rempart, car elle nous apparaît plus que jamais comme le Rempart de la Patrie.

J. SCHYRGENS.

Maisons de Vacances

Pour les Jeunes Gens et les Jeunes Filles

Les Colonies Fraternelles ont organisé deux maisons de vacances accueillant individuellement des pensionnaires :

A Lophem-lez-Bruges, au **Château des Etangs**, réservé aux jeunes gens : 10 ha. de parc; 40 places; direction par des prêtres.

Au **Château de la Tour**, à Grand-Manil, près Gembloix, parc de 7 ha., direction familiale. Réservé aux jeunes filles.

Prix : à partir de 15 et 18 francs par jour.

S'adresser à M. l'Abbé J. DESMET

Directeur des COLONIES FRATERNELLES
52, rue Vital Decoster, Louvain (Tél. : 1624.)

Institut de la Sainte-Famille

HELMET-BRUXELLES III

Trams 93 — 94 — 56.

INTERNAT

Classes préparatoires Classes moyennes
Cours supérieurs. Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

Internat — Demi-pension — Externat.

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen, supérieur. — Section spéciale pour petits garçons. — Ecole normale primaire. — Ecole normale moyenne. — Ecole normale supérieure ménagère agricole. — Humanités gréco-latines.

BRUXELLES

5, rue Guilmard, Quartier-Léopold.

DEMI-PENSION EXTERNAT

Etudes de régentes. — Humanités gréco-latines. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Section spéciale pour petits garçons de six à huit ans. — Jardin d'enfants.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 15)

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen, supérieur. — Section spéciale (1^{re} et 2^e année primaire) pour les petits garçons. — Internat — Demi-pension — Externat.

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

4, rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus

DEMI-PENSIONNAT. — EXTERNAT
Humanités anciennes. — Humanités modernes.
Cours préparatoires.

Préparation aux divers emplois du commerce, des banques et des compagnies d'assurances. Education physique. A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon et de la place Rouppe.

Institut Saint-Joseph (Archépiscopal) TIRLEMONT

INTERNAT EXTERNAT

Langue véhiculaire : le flamand.

Enseignement soigné du français.

SECTION NORMALE POUR INSTITUTEURS
AGRÉE PAR L'ÉTAT

Année préparatoire et 4 années normales. — A partir de 14 ans. — Examen d'entrée : 11 et 12 septembre.

SECTION MOYENNE AGRICOLE-HORTICOLE

Enseignement théorique et pratique, sous le contrôle de l'Etat. L'enseignement général (religion, langues, mathématiques, etc.) est aussi au programme. - 3 années d'études après l'école primaire. Installations modernes. — Prix de pension modéré.

Demandez prospectus à l'abbé directeur, Montagne-aux-Vents, 5, Tirlemont. Il reçoit les mardi et vendredi matin, et sur rendez-vous.